49e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 11 17 MARS 1932

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Bulletin d'Ecriture Sainte [1]

SOMMAIRE

I. Papyrus bibliques récemment découverts; — II. Un Dictionnaire grec du Nouveau Testament — III. Une thèse sur l'inspiration scripturaire. — IV. Une nouvelle traduction des Evangiles. — V. Trois ouvrages sur Jésus (du P. Lebreton; de M. l'abbé Félix Klein; *Le Christ*). — VI. Les *Studia Ioannea* du P. Vosté et un Commentaire abrégé de l'Apocalypse. — VII. Nos Manuels d'Ecriture Sainte : *a)* en latin, *b)* en français. — VIII. Renseignements d'ordre pratique.

I. — Papyrus bibliques récemment découverts

Les Revues spéciales signalaient de temps en temps des fragments de papyrus que d'heureux chercheurs trouvaient en Egypte. Ainsi la *Revue biblique* étudiait en 1927, p. 549 560, le papyrus contenant un fragment des Actes (Act. XVIII, 27, 28; XIX, 1-15) qu'avait acheté au Caire en 1924 l'Université de Michigan [2]. Mais depuis l'acquisition faite en Egypte par L. Freer, en 1906, d'un lot remarquable de manuscrits sur vélin, dont le plus important était une copie des Evangiles remontant au Ve siècle, copie désignée par la lettre W, il n'avait pas été fait d'acquisition aussi importante en quantité comme en qualité, pour l'étude textuelle de la Bible, que celle réalisée par le collectionneur bien connu M. A. Chester Beatty. Cent quatre-vingt-dix feuillets de manuscrits, malheureusement incomplets, viennent d'être retrouvés; certains de ces papyrus remonteraient, au dire d'un juge aussi compétent que l'est Sir Frédéric George Kenyon, à la première moitié du IIe siècle, la plupart seraient du IIIe, les autres du IVe [3], et ils intéresseraient 19 livres de la Bible et le livre d'Hénoch. Si l'on veut bien se rappeler que nos meilleurs Onciaux, le *Sinaïticus* et le *Vaticanus*, ne sont que du IVe siècle, on voit déjà l'intérêt d'une découverte qui fournit incontestablement, avec ces 190 feuillets, les plus anciens manuscrits connus de la Bible en grec. De plus, ces manuscrits sont des *codices*, c'est-à-dire qu'ils sont écrits sur des feuillets réunis en cahiers, comme nos livres modernes, et non sur des rouleaux, comme on fit habituellement jusqu'aux environs du IVe s. pour les œuvres littéraires. On avait bien remarqué déjà que l'emploi du codex était en usage parmi les chrétiens alors que les païens étaient encore généralement fidèles au rouleau. Nous avons maintenant la preuve indiscutable que l'usage du codex est bien antérieur, dans l'Eglise, à l'époque qui avait été autrefois communément admise. Enfin, on considérait comme non moins certain qu'avant le IVe s. nos quatre Evangiles n'avaient jamais été réunis sous la forme d'un seul et unique volume, parce que les rouleaux de papyrus n'étaient pas suffisamment longs pour y copier plus d'un seul Evangile. C'est encore là une affirmation qu'il ne faudra émettre désormais qu'avec une certaine réserve, puisque dans les feuillets retrouvés nous avons un codex dont l'écriture ne peut pas être postérieure au IIIe s., au dire de papyrologistes particulièrement compétents, et pourtant ce codex, quand il était intact, comprenait non seulement nos quatre Evangiles, mais aussi les Actes des Apôtres. Ce sont là tout autant de constatations intéressantes déjà du simple point de vue bibliographique; mais il va sans dire que les manuscrits découverts méritent plus encore de retenir notre attention par leur contenu. Une description sommaire des divers manuscrits permettra à nos lecteurs d'en juger.

A) Ancien Testament. — Nous avons pour la Genèse deux manuscrits : l'un de 44 feuilles, contenant les chap. IX-XIII avec des mutilations plus ou moins importantes à chaque feuille; l'autre de 22 feuilles bien conservées, allant du chap. XXIV au ch. XLVI. Le premier serait du IVe s., le second de la deuxième moitié du IIIe. Leur texte est assez éclectique, il paraît s'écarter sensiblement de celui du codex *Alexandrinus* qui jusqu'à ce jour avait tenu la première place dans les appréciations critiques.

Le troisième manuscrit découvert contenait les Nombres et le Deutéronome; c'est le plus ancien et le mieux écrit de toute la collection; il n'est guère postérieur au milieu du IIe s. Reste à savoir si les Critiques se rallieront à une date aussi tardive. Nous n'en possédons que 25 feuillets; le texte, de bonne qualité, a tendance à se conformer au codex *Alexandrinus* plutôt qu'au *Vaticanus*.

[1] *Erratum :* A la p. 48, à propos du texte de I Petr., II, 23, il faut évidemment lire comme texte grec supposé : τῷ κρίνοντι ἑαυτόν, et non pas σε, qui est le pronom de la 2e personne. Nos lecteurs auront corrigé d'eux mêmes ce *lapsus*.

[2] Cf. *Verbum Domini*, 1927, p. 157 159.

[3] Cf. *The Times*, 19 nov. 1931. Cet article de Kenyon a été traduit et publié dans la *Documentation Catholique* du 2 janvier 1932, col. 58-63. Cf. aussi A. M[illegible]k dans *Biblica*, 1932, p. 118 et 120; et *Journal des Débats*, 17 décembre 1931.

Passons aux quatre grands prophètes. On n'a que 12 feuillets et quelques fragments se rapportant à Isaïe, et un seul fragment de Jérémie. Ce qui reste d'Isaïe permet d'affirmer que le manuscrit était fort beau, bien écrit avec de larges espaces. Kenyon le ferait remonter, non sans faire quelques réserves, à la première moitié du IIIe s.

Le manuscrit d'Ezéchiel est fort curieux ; on en a 16 feuillets unis par paires (Ezech. XI, 25-XVII, 21); à l'origine, ils formaient un fascicule isolé. Sur la première page de chaque paire est écrite une partie du livre d'Esther (II, 20-VII, 9, y compris les fragments grecs qui font défaut dans le texte hébreu) ; sur la seconde, avec une écriture entièrement différente, a été copié le texte d'Ezéchiel. Il semble évident qu'un scribe copia le texte d'Esther sur les premières pages d'un très gros cahier de papyrus et que, sa tâche achevée, un autre lui succéda pour transcrire le livre d'Ezéchiel. L'écriture paraît remonter, à tout le moins, à la seconde partie du IIIe s.

Le manuscrit de Daniel est l'un des plus intéressants et des plus précieux du lot, non seulement en raison de son antiquité (première moitié du IIIe s.), mais aussi parce qu'il contient pour les chap. III, 72-VI, 18 et VII, 1-VIII, 27, la version des Septante dont on n'avait jusqu'à ce jour qu'une seule copie datant probablement du XIe s. et se trouvant à la bibliothèque Chigi à Rome. On sait, en effet, que la version des Septante du livre de Daniel était tombée rapidement en défaveur et on lui avait substitué la traduction faite par Théodotion au IIe s. ap. J.-C. La récupération d'une copie beaucoup plus ancienne offre un intérêt considérable. On ne saurait trop déplorer que les deux cinquièmes de la hauteur totale des feuillets aient disparu. Les auteurs de la découverte, suivant une pratique qui n'est pas sans précédents, ont déchiré le manuscrit en deux par le milieu pour se partager le butin ; il est donc possible que les moitiés inférieures existent en d'autres mains, et qu'un jour ou l'autre on puisse se les procurer, fût-ce à poids d'or.

Le lot concernant l'A. T. s'achève avec une feuille de l'Ecclésiaste (XXXVI, 28-XXXVII, 22, et une partie du second chapitre) ; c'est l'œuvre d'un scribe maladroit et peu instruit ; elle date du Ve, peut-être du IVe s.

B) NOUVEAU TESTAMENT. — Nous avons trois manuscrits relatifs au N. T. ; l'un concerne les Evangiles et les Actes ; le second, les épîtres de S. Paul ; le troisième, l'Apocalypse.

1o Le manuscrit contenant les Evangiles et les Actes remonte au début du IIIe s. ; son écriture est simple, fine, plutôt arrondie, avec de légères incurvations au-dessous des lignes pour ménager l'espace. Le papyrus est fin, très éraillé, et il fallut beaucoup de perspicacité et de patience à l'expert de Berlin, M. Ibscher, auquel il fut confié, pour séparer les feuilles entre elles et les rendre lisibles. Bien des lettres doivent être devinées d'après des traces d'encre presque imperceptibles. Un tiers du feuillet environ a disparu au bas de chaque page, ainsi qu'une portion plus ou moins grande sur le côté. Nous avons donc un texte très fragmentaire : deux feuilles se rapportent à S. Matthieu (XX-XXVI) ; cinq à S. Marc (IV, 36-IX, 31) ; six à S. Luc (IX, 26-XIV, 33) ; deux à S. Jean (X, 7-XI, 56) ; treize aux Actes des Apôtres (IV, 27-XVII, 17) ; et dans le texte lui-même il y a des lacunes parfois assez étendues.

Le texte de ce manuscrit des Evangiles et des Actes a déjà été transcrit, mais il n'a été collationné que d'une façon sommaire. Quelques observations méritent pourtant d'être retenues. D'abord le nouveau texte ne contient ni variations, ni additions, ni omissions sensationnelles. Ensuite ce texte des Evangiles, surtout dans Marc, se rapproche du texte du groupe Ferrar et de celui des manuscrits apparentés au codex I ; il n'appartient donc pas entièrement à la famille de texte représentée par le Codex *Vaticanus* ; il n'a pas davantage les variantes remarquables du texte dit « occidental » que l'on trouve reproduites dans le codex Bezæ (D) et les anciennes versions latines et syriaques. Kenyon supposerait assez volontiers, bien qu'avec les plus expresses réserves, que ce manuscrit des Evangiles, apparenté à l'école de Césarée, serait d'origine égyptienne.

2o Nous avons pour S. Paul quatre paires de feuilles associées et une feuille détachée, donc en tout neuf feuilles. Il semble qu'à l'origine le codex contenait toutes les épîtres de S Paul, sauf les Lettres Pastorales ; il devait comprendre environ une centaine de feuillets. Nous avons des fragments de l'épître aux Romains V, 17-XI, 32 ; et aussi des épîtres aux Philippiens, aux Colossiens, et des deux épîtres aux Thessaloniciens. L'épître aux Romains était en tête du recueil et il est à présumer que l'épître aux Hébreux se trouvait, avec les épîtres aux Corinthiens, aux Galates et aux Ephésiens, transcrite sur les 70 pages qui ont été perdues ; elle devait, suivant l'usage égyptien, se trouver immédiatement après l'épître aux Galates. L'écriture de ce manuscrit est bonne, largement espacée ; il n'est guère admissible qu'elle soit postérieure au IIIe s.

3o Du troisième manuscrit renfermant l'Apocalypse on ne possède que dix feuillets qui devaient former un cahier isolé (IX, 10-XVII, 2). L'écriture en est grossière quoique correcte ; elle doit dater de la seconde moitié du IIIe s.

C) LE LIVRE D'HÉNOCH. — Il y a quarante ans, on ne connaissait ce curieux apocryphe que par une version de langue éthiopienne. C'est seulement en 1892 que les trente-cinq premiers chapitres du texte grec furent publiés par Bouriant d'après un manuscrit découvert en Egypte [1]. Voici qu'aujourd'hui les papyrus de M. Chester Beatty joints à deux autres feuilles qui sont à l'Université de Michigan nous restituent une portion notable du texte grec de la dernière partie, les chap. XCVII-CVII.

[1] Cf. *Le livre d'Hénoch* traduit sur le texte éthiopien par François Martin, Paris, Letouzey, 1906, p. LIII-LXII.

L'écriture n'est pas élégante, les fautes d'orthographe sont nombreuses ; les feuillets semblent être du vᵉ s. bien qu'on ne puisse pas exclure l'éventualité d'un scribe peu instruit du siècle précédent.

On ne nous dit malheureusement pas la provenance exacte de ces précieux papyrus ; leur qualité, le soin avec lequel ils ont été exécutés, pour la plupart, laissent assez supposer qu'ils ont dû appartenir à la bibliothèque de quelque église ou monastère chrétien d'Egypte. Pour aujourd'hui nous devons nous contenter de cette description sommaire. Espérons que bientôt la publication phototypique des textes, leur transcription, leur collation minutieuse permettront à tous les critiques de les utiliser et d'en faire état soit dans les éditions, soit dans les commentaires de l'A. et du N. Testament.

II. — Un Dictionnaire grec du Nouveau Testament

En 1911, le R. P. Zorell avait commencé la publication en fascicules d'un *Lexicon Græcum Novi Testamenti* dont le but était de compléter, avant même qu'il ne soit achevé, le *Cursus Scripturæ Sacræ*. Il n'a jamais été parlé de ce Lexique dans les colonnes de l'*Ami*. Aussi ne voulons-nous pas laisser passer l'occasion que nous offre la seconde édition de cet ouvrage pour le signaler à l'attention de nos lecteurs [1]. Certes, des Dictionnaires du N. T. nous en avions déjà plusieurs : de Cremer-Kögel, de Grimm Thayer, de Bauer-Preuschen ; nous avons aussi l'œuvre monumentale de Moulton-Milligan, en cours de publication ; mais tous ces ouvrages ont été composés par des protestants ; on ne peut donc les consulter qu'avec discrétion, surtout quand il s'agit de rechercher le sens théologique précis d'un mot ou d'un membre de phrase. Le lexique du R. P. Zorell, dont la préoccupation est exclusivement étymologique et grammaticale, puisque le Lexique biblique de Hagen se soucie de l'explication technique de certains mots, doit, pour ce motif, avoir toutes nos préférences et être sans cesse à portée de la main du professeur de théologie et d'Ecriture Sainte.

Cette seconde édition, parue en 1931, n'est pas la simple réimpression d'un ouvrage épuisé ; on doit dire, vu les références à des ouvrages récents, que c'est un travail bien remis au point. Certains mots sont assez longuement étudiés, comme ἅγιος, αἷμα, αἰών, ἀλήθεια, ἁμαρτία, ἄνθρωπος, βασιλεία, διαθήκη avec références aux études du P. da Fonseca parues dans *Biblica* en 1927 et 1928, δικαιοσύνη, δόξα, εἰκών, ἔργον, εὐαγγέλιον, ζωή, ἡμέρα, κόσμος, κύριος, λόγος, μυστήριον, νόμος, ὄνομα, οὐρανός, πιστεύω, πίστις, πνεῦμα, σάρξ, etc. — Les particules, les verbes importants pour la théologie du N. T., comme καλέω, ὁράω, πιστεύω, sont analysés de façon à faire bien saisir les nuances diverses qu'ils sont susceptibles d'exprimer ; on reste toutefois surpris que des termes tels que λύτρον, λύτρωσις, n'aient obtenu que quelques lignes ; le premier, 5 ; le second, 9.

Le P. Zorell a voulu, par son lexique, expliquer le texte du N. T. tel que l'ont établi Tischendorf, Westcott-Hort, von Soden, Vogels, Hetzenauer et Brandscheid ; il cite de préférence, puisqu'il veut compléter le *Cursus Scripturæ sacræ*, les auteurs qui y ont collaboré et les livres qu'ils ont commentés. Quand il le peut, il recourt volontiers aux anciennes versions pour expliquer les mots difficiles ou interpréter certains membres de phrases. On constate plus que jamais de nos jours, grâce aux études de Deissmann, de Moulton-Milligan et de Preisigke, que les mots employés dans le N. T. se retrouvent sur les monuments et dans les écrits du Iᵉʳ siècle ; le P. Zorell ne laisse échapper aucune occasion de le signaler.

Le maniement rapide et facile de ce Dictionnaire exigera un certain apprentissage. Pour donner tant de renseignements en 1498 colonnes, il a fallu se servir de nombreux sigles abréviatifs ; certains se devinent facilement, notamment pour les écrits de l'A. T. ; — certains autres offrent un peu l'aspect de rébus, même pour les écrits du N. T. Ainsi L (Luc), J (Jean), A (Actes), R (Romains), G (Galates), C (Colossiens). Il faudra aussi, au début surtout, se reporter souvent à la liste des sigles soit pour les auteurs grecs, surtout profanes, habituellement cités et les mots latins les plus souvent employés, soit pour les éditions de papyrus, d'inscriptions et les titres des Revues.

Les esprits et les accents sont, on le sait, d'usage relativement tardif ; on n'y recourut pas avant le viiᵉ siècle. Le P. Zorell a fait précéder son Lexique d'une introduction historique sur l'orthographe ancienne du N. T. pour les consonnes, voyelles et esprits. Entre les diverses méthodes aujourd'hui préconisées, il a choisi, avec raison, celle qui lui permettait d'imprimer les mots grecs du N. T. de la même manière que devaient les orthographier au Iᵉʳ s. les auteurs eux-mêmes ou les scribes dont ils se servaient volontiers.

III. — Une thèse sur l'inspiration scripturaire

Le 22 novembre 1928, M. l'abbé Lusseau, professeur d'Ecriture Sainte au Grand Séminaire de Luçon, présentait devant la Commission biblique, pour obtenir le grade de docteur en Ecriture Sainte, une thèse sur la nature de l'Inspiration scripturaire. Son travail, lithographié d'abord, fut ensuite imprimé et il a paru à la librairie Geuthner sous le titre modeste d'*Essai sur la nature de l'Inspiration scripturaire* [1].

L'*Ami du Clergé* aurait dû depuis longtemps le signaler. S'il ne l'a pas fait jusqu'à ce jour, ç'a

[1] *Lexicon græcum Novi Testamenti*, auctore Francisco Zorell, S. J. Editio altera novis curis retractata cum approbatione superiorum, Parisiis, Lethielleux, 1931. Prix 150 fr.

[1] *Essai sur la nature de l'Inspiration scripturaire*, par H. Lusseau, docteur ès sciences bibliques, professeur d'Ecriture Ste et de langues orientales. Un vol. in-8 de xvi-242 p., 40 f., Paris, Geuthner, 13, rue Jacob.

été pour ne pas se borner à un bref compte-rendu. Evidemment M. Lusseau ne peut pas se flatter d'avoir résolu tous les problèmes que pose à l'esprit cette mystérieuse collaboration qui fait de l'homme l'instrument de Dieu dans la rédaction des livres inspirés ! Y parviendra-t-on même jamais ? Mais il a eu le courage d'aborder un sujet délicat devant un aréopage particulièrement difficile et à bon droit ; il a eu aussi le souci d'approfondir l'un de nos dogmes importants en prenant pour guides la tradition des Pères, les décisions de l'Eglise et les directives des Souverains Pontifes, et enfin les suggestions des théologiens thomistes. Son travail aboutit à quelques conclusions personnelles ; c'est donc justice de le louer des recherches qu'il a effectuées, de l'effort qu'il a fourni, de la perspicacité qu'il a déployée dans la lecture et l'analyse des textes, de la logique enfin et de l'entrain avec lesquels il conduit son lecteur pour le contraindre aimablement d'adhérer à ses conclusions.

L'*Essai* se divise en trois parties. La première groupe les données positives qui fondent notre foi et doivent orienter notre pensée ; c'est un inventaire méthodiquement et soigneusement dressé. La seconde, remarquable par son enchaînement et la vigueur du raisonnement, scrute le dogme de l'inspiration en recourant à la doctrine de S. Thomas ; il est vraiment regrettable que, dans cette partie surtout, l'auteur ait francisé trop d'expressions philosophiques latines qui n'ont pas encore acquis, tant s'en faut, droit de cité dans la langue française [1]. Enfin la troisième partie contient comme corollaires doctrinaux deux chapitres : le criterium de l'inspiration et l'inerrance biblique.

Le premier chapitre, consacré aux Livres de la Sainte Ecriture, n'est qu'une sorte d'entrée en matière. Les indications qui s'y rencontrent sur le sens du mot « Canon, » sur la formation du Canon des saintes Ecritures sont dans tous les manuels et M. L. les a données d'une façon très succincte, surtout en ce qui concerne le Nouveau Testament. Evidemment, ce n'était pas son sujet. Mais on se demandera s'il n'eût pas mieux fait de les supprimer totalement et de partir de l'existence reconnue d'une collection de Livres saints pour dire dans quelles conditions ces Livres avaient été rédigés.

La thèse, à proprement parler, ne commence qu'au chap. II, où avec les textes scripturaires classiques (II Tim., III, 15-17 et II Petr., II, 19-21), et avec la tradition des Pères et les actes du magistère ecclésiastique, l'auteur atteint la raison ontologique de la canonicité scripturaire. Cette raison est indiquée de la manière la plus catégorique par le Concile du Vatican. Rappelons ses paroles, qui devraient être dans toutes les mémoires : « *Eos vero* (libros) *Ecclesia pro sacris et canonicis habet... propterea quod Spiritu Sancto inspirante conscripti Deum habent auctorem.* »

C'est donc sur des bases doctrinales solides que le chap. III fait reposer le concept d'inspiration et la notion de Dieu auteur des livres canoniques. Il y eut des théologiens qui, trouvant vague la notion d'auteur, préférèrent partir de celle de Dieu inspirateur pour déterminer le rôle de Dieu, auteur de nos saints Livres. Tel n'est pas le sentiment de M. L. Avec Franzelin, que suivirent sur ce point Mazzella, Billot, Pègues, Pesch, S. S. Léon XIII et tant d'autres, M. L. part de la notion d'auteur, et non de celle d'inspirateur, pour étudier le concept théologique de l'inspiration scripturaire. Mais, si Dieu est auteur, il a l'Ecrivain sacré pour collaborateur : « *Deus auctor Scripturæ Sacræ per conscriptores humanos* » ; il faut donc déterminer, et ce sera la tâche des chap. IV et V, quel est le rôle de l'hagiographe sous l'action divine. Celui-ci n'est ni un extatique ni un simple scribe ; sous la motion divine inspiratrice, il garde sa liberté, sa personnalité, l'activité qui lui est propre, si bien que la Bible est tout entière œuvre de Dieu et œuvre de l'homme, Dieu étant l'auteur principal et l'homme la cause instrumentale. Evidemment, il est arrivé parfois qu'au cours des âges les Pères ont exagéré dans les termes, et quelquefois même dans la pensée, la causalité divine au détriment de la causalité instrumentale de l'homme, au point de ne faire de ce dernier entre les mains de Dieu inspirateur qu'une lyre, une cithare ou une plume. Il a fallu toute la fermeté, toute la rectitude de pensée des théologiens du Moyen Age, guidés par la tradition, aidés par une philosophie sûre d'elle-même, pour trouver cette formule exacte du concept de l'inspiration scripturaire sur laquelle tombèrent d'accord un S. Thomas et un Suarez et que reprirent de nos jours, en la consacrant de toute l'autorité de leur magistère, Léon XIII et Benoît XV. L'inerrance absolue exige, en effet, que les rapports de l'hagiographe avec l'Esprit-Saint soient comme ceux de l'instrument à l'égard de l'agent principal qui le meut, car si l'hagiographe avait eu sa part personnelle, cette part aurait pu porter la trace de l'infirmité humaine et donc trahir parfois la pensée divine.

C'est à éclairer, avec le concours de la philosophie scolastique, cette formule : *Dieu auteur principal, l'homme cause instrumentale,* que M. L. consacre toute la seconde partie de sa thèse ; des trois, c'est de beaucoup la plus importante, sinon par son développement (p. 89-176), du moins par le travail personnel qu'elle suppose et les vues originales qu'elle contient.

Puisque l'homme est « *cause instrumentale,* » il faut étudier tout d'abord la notion philoso-

[1] Citons seulement à titre d'exemples : « les phantasmes » (p. 104), « scription, » « l'Aquinate » (p. 116), « n'assentit point » (p. 118), « l'enveloppe sensible qui individue l'intelligible, » « l'immatérielle quiddité » (p. 126), « lumière évidentielle » (p. 127), « affirmation judicielle, » « elle assentit » (p. 128), « quand il faut mander à l'Ecriture » (p. 143), « la scription des Livres saints » (p. 156), « jamais l'instrument n'œuvre plus » (p. 169), etc.

phique de l'instrument, et comme l'hagiographe est subordonné à Dieu à titre d'instrument véritable, c'est donc à l'instrumentalité physique qu'il convient de s'arrêter pour déterminer son rôle. Par conséquent, s'est en partant de la notion d'instrumentalité physique que nous devons déduire les règles qui présideront aux rapports de Dieu et de l'homme dans le phénomène de l'inspiration scripturaire.

L'homme étant cause instrumentale ne peut agir qu'en stricte subordination avec Dieu l'agent principal, et il dépend de lui dans tout l'exercice de son activité instrumentale ; c'est de lui qu'il reçoit cette vertu élevante qui est tout à la fois motion efficace et physique, si bien que l'instrumentalité de l'hagiographe s'étend non seulement à l'être et au caractère surnaturel, mais aussi à la substance déterminée de chacune des pensées inscrites dans la Bible.

Dans les chap. suivants VII-X, M. L. indique ce qui résulte pour les facultés de l'hagiographe de cette instrumentalité physique.

L'élaboration d'un livre procède de l'intelligence avec le concours de la mémoire sensible et de l'imagination ; lorsqu'il s'agit de le rédiger, la raison pratique intervient, trouvant pour chaque chose à signifier le signe qui convient ; mais toutes ces facultés, qu'il s'agisse de l'intelligence spéculative et pratique ou des facultés accessoires, n'entrent évidemment en action que sous une motion de la volonté. Il y a donc lieu d'examiner successivement le rôle de l'inspiration sur l'intelligence (ch. VIII), sur les facultés exécutives (ch. IX) et sur la volonté (ch. X). Ecoutons M. Lusseau :

« Sous l'action divine qui se la subordonne, la faculté judicielle de l'hagiographe enregistre une élévation qui l'établit momentanément dans une rectitude rigoureuse : elle participe en quelque sorte à l'infaillibilité de l'Esprit qui la saisit et doucement la presse pour juger avec elle, que dis-je ? pour juger *par elle*. C'est donc avec une absolue sécurité, qu'ainsi mû et réconforté, l'intellect-possible développera ses opérations aussi bien dans la sphère où s'élabore la composition que dans l'ordre des réalisations » (p. 129).

« Les actes de composition et de rédaction principale sont vraiment produits sous un influx divin proprement efficient : jugements spéculatifs et jugements pratiques, les premiers régulateurs de la pensée, les seconds modérateurs de l'expression ont Dieu pour cause principale. La pensée à écrire est de Dieu, l'émission de la pensée est divine.

« Sous l'empire de l'Esprit qui se la subordonne comme instrument, l'intelligence de l'hagiographe enregistre une élévation de ses pensées propres : l'intellect-agent, lumière de l'esprit, reçoit un surcroît de puissance illuminatrice ; l'intellect-possible, faculté judicielle, reçoit une capacité supérieure d'adhésion au vrai, une aptitude plus marquée à exprimer la pensée, une souveraine rectitude judicielle. » (p. 140).

M. L. s'efforce de démontrer combien sa doctrine cadre parfaitement avec celle qu'exposa S. Thomas dans le *De Prophetia*. Il convient, toutefois, de ne pas oublier que le Docteur angélique n'écrivit jamais de traité sur l'inspiration scripturaire proprement dite. Si toute parole de Dieu est révélation au sens théologique, il s'en faut de beaucoup qu'elle le soit ordinairement aussi au sens étymologique, et tout en suivant et avec raison S. Thomas, il ne faut pas appliquer à l'inspiration scripturaire en général, sous les divers aspects où elle se révèle à nous par les œuvres que nous en possédons, tout ce que le Maître a dit de la Prophétie, sans faire subir à ses théories certaines transpositions que lui-même, vu la perspicacité de son génie et son don merveilleux d'adaptation, n'aurait certainement pas manqué de leur faire subir. C'est, sans contredit, sur les pages 129-140 de M. L., que les thomistes fervents fixeront davantage leur attention ; les discussions qui en résulteront permettront sans doute de mieux approfondir la pensée du Maître et en la dégageant des commentaires subséquents, d'en rendre à l'avenir l'exposé encore plus précis [1].

Il n'est pas nécessaire, pour les facultés exécutives, d'un influx qui soit aussi rigoureux qu'il l'a été pour l'intelligence ; il suffira alors d'une sorte de tutelle, de secours, d'une assistance positive convenant à des organes inconstants et frêles pour les affermir et leur conférer en quelque sorte une participation à l'immutabilité divine.

Quant à la volonté, il ne saurait suffire pour elle du concours divin ordinaire, car ce concours est de sa nature vague et indéterminé. La volonté subira, pour mettre en jeu l'activité spéculative et pratique de l'intelligence et aussi l'activité des facultés exécutives, une motion spéciale, surnaturelle, immédiate, physique et infailliblement efficace. Néanmoins, une sujétion strictement instrumentale ne semble pas requise pour elle comme elle l'est, par exemple, pour l'intelligence ; il serait même, semble-t-il, difficile, selon M. L., de concilier cette sujétion strictement instrumentale avec le libre arbitre de l'hagiographe ; car être libre et instrument proprement dit sont deux concepts qui paraissent s'exclure aux yeux de S. Thomas.

Le travail de rédaction ne se termine qu'avec le choix des mots destinés à traduire la pensée, et c'est sous l'influence du divin Esprit qui a suggéré les pensées que sont choisis les termes concrets qui ont pour but de les exprimer ; l'inspiration verbale ainsi conçue s'impose tant au point de vue psychologique qu'au point de vue théologique.

Quelques difficultés soulevées à propos du Pentateuque et de l'épître aux Hébreux amènent M. L. à clore cette seconde partie de sa thèse par un chapitre sur l'inspiration et les secrétaires. Après avoir opportunément distingué le secrétaire copiste du secrétaire rédacteur, M. L. admet avec

[1] Ces discussions ont déjà commencé, surtout avec le R. P. Synave. Voir *Bulletin thomiste*, 1931, p. 248 et s., et la réponse de M. Lusseau dans *Biblica*, fasc. I, 1932, p. 28-48.

raison que l'influx inspirateur s'est nécessairement étendu aussi au secrétaire rédacteur.

Contentons-nous de signaler, pour ne pas être trop long, dans la troisième partie de la thèse de M. L., l'analyse qu'il fait du concept de l'inerrance biblique sous son double aspect négatif et positif. Considérée négativement, c'est-à-dire en tant qu'excluant toute fausseté logique, l'inerrance n'est pas susceptible de degré de réalisation plus ou moins parfaite et elle implique le rejet de tout genre littéraire fallacieux. Considérée positivement, l'inerrance admet dans la vérité énoncée par l'Ecriture des aspects variés : un enseignement par paraboles ou allégories, l'utilisation du langage populaire pour décrire les phénomènes de la nature ; mais, en ce qui concerne l'histoire, il n'est pas possible d'admettre dans nos Livres saints des récits rédigés selon les apparences ou d'après l'opinion du temps ou des contemporains, ou encore d'après les procédés critiques et littéraires de l'époque. Il faut absolument renoncer, et sur ce point l'encyclique *Spiritus Paraclitus* de Benoît XV a fait pleine lumière, à appliquer aux passages historiques de la Bible les méthodes d'exégèse auxquelles on peut recourir pour les textes de la Bible en relation plus ou moins étroite avec les sciences physiques et naturelles ; en matière d'histoire, le degré de véracité de nos Livres saints exige une conformité qui soit de tous points parfaite avec les faits objectifs.

Nous en avons assez dit pour montrer toute l'estime que nous faisons de cet *Essai ;* nos lecteurs auront intérêt et profit à le lire et à le consulter ; il y en a tant parmi eux auxquels font peur des traités comme ceux de Pesch et de Billot parce qu'ils sont rédigés en latin !

IV. — Une nouvelle traduction des Evangiles

Le but que poursuivait la collection *Verbum Salutis* et le public auquel elle s'adressait lui interdisaient de faire du texte sacré, au point de vue linguistique et critique, une étude approfondie. On eût risqué autrement, et c'eût été vraiment dommage, de détourner bon nombre de lecteurs de ces pages si vivantes et si prenantes que rédigèrent les RR. PP. Huby, Valensin et Durand pour faire saisir dans ses moindres nuances la pensée du Maître, sans négliger d'appliquer à notre temps et aux âmes de notre époque des conseils et des principes qui ne vieilliront jamais.

La traduction du P. Joüon [1], faite à un point de vue très spécial, ne risque donc pas de faire double emploi avec celle qu'ont déjà donnée chacun des commentateurs ; elle le risque même d'autant moins qu'elle a été faite d'une manière tout à fait indépendante et se trouvait achevée avant que son auteur ait pu prendre connaissance des volumes du *Verbum Salutis*.

[1] *L'Evangile de Notre Seigneur Jésus-Christ.* Traduction et commentaire du texte original grec, compte tenu du substrat sémitique, par le P. Paul Joüon, S. J. Un vol. in-12 de XXIII-617 p., 45 f. Paris, Beauchesne.

Cette traduction s'adresse à un public beaucoup moins large que celui visé par les Commentaires ; ceux-ci avaient en vue tout laïc instruit soucieux de comprendre l'Evangile pour en vivre : celle-là suppose chez le lecteur, à tout le moins une connaissance du grec ; un peu de familiarité avec l'hébreu et l'araméen serait également souhaitable, bien que tous les mots sémitiques aient été transcrits en caractères latins en employant des signes diacritiques usuels.

Le P. Joüon a fait un peu d'exégèse, notamment dans le IVe Evangile ; mais, en général, les notes qui accompagnent et justifient sa traduction ont pour but de mieux dégager l'exégèse littérale du texte en essayant de découvrir la formule araméenne qu'avaient présente à l'esprit Marc, Luc et Jean quand ils écrivaient en grec, ou que lisait sur son manuscrit araméen Matthieu en personne, quand repensant en grec ce qu'il avait dit en hébreu, il donnait, peut être lui même, selon une hypothèse émise par le P. Joüon *(op. cit*, p. XI, note 1), la traduction de son œuvre primitive.

En effet, nous ne devons pas perdre de vue, si nous voulons comprendre nos Evangiles jusque dans leurs moindres nuances, que ces précieux écrits ont été pensés et rédigés par des Juifs et par Luc, un syrien d'Antioche. Pierre=Marc, Jean, Matthieu entendaient chaque sabbat dans la synagogue la paraphrase araméenne des textes liturgiques ; plus tard, ils lurent, Matthieu surtout, le texte hébreu de l'Ancien Testament ou sa traduction grecque des LXX ; quant à S. Luc, homme cultivé, on peut tenir pour certain qu'il joignait à la connaissance du grec celle du dialecte araméen. Dans ces conditions, il est inévitable que le grec des Evangiles contienne de nombreux aramaïsmes et aussi des hébraïsmes provenant soit directement du texte hébreu, soit indirectement par l'intermédiaire de la version grecque commencée au IIIe s. av. J.-C. et si utilisée par les Juifs en dehors de la Palestine. Pour qu'il en fût autrement, il eût fallu que les auteurs sacrés aient pu s'abstraire de toute influence de leur langue maternelle et même oublier, en quelque sorte, la forme originale de ces propos de Jésus qui, durant plus de deux ans pour Pierre, Jean et Matthieu, avaient toujours retenti à leurs oreilles en araméen.

Evidemment, les évangiles ayant été écrits et composés en grec, c'est d'après le lexique et la grammaire du grec *couramment parlé à cette époque* qu'il en faut dégager le sens littéral. Mais, si l'on est en présence d'une formule difficile ou étrange, plutôt que de tenter de l'expliquer par un grec de n'importe quelle époque, il est bien préférable de rechercher si on ne trouve pas la clef de l'énigme dans une particularité sémitique, araméenne ou hébraïque. Et, alors même que l'on trouverait dans les papyrus de l'époque avoisinant celle de nos évangiles une manière identique de s'exprimer, il ne faudrait pas exclure trop facilement pour cela une influence sémitique, car qui

peut nous garantir que de nombreux papyrus égyptiens n'aient pas été rédigés par des indigènes, voire même par des Sémites ? Il n'est donc jamais sans intérêt de constater les coïncidences du grec des évangiles avec les tournures ou les formules sémitiques, et parfois ces rapprochements sont de nature à faciliter grandement l'explication d'un mot ou l'interprétation d'une phrase. Avant de publier la présente traduction, le P. Joüon a montré par de nombreux exemples (dans les *Recherches de Science religieuse*, 1927, p. 210 229 ; 1928. p. 345 359, 499 502) à quel point la reconstitution de la formule sémitique sous jacente permettait de mieux saisir la valeur exacte d'un mot ou d'une locution de notre texte grec. Pour trouver ce mot ou cette locution, il a dirigé ses recherches de préférence vers les dialectes araméens occidentaux antérieurs ou postérieurs à l'époque de Jésus, et quand un mot, une forme ou une locution se rencontre dans tous les dialectes araméens occidentaux, ou dans tous les dialectes occidentaux et orientaux, il y a tout lieu de croire avec l'auteur que ce mot, cette forme ou cette locution se trouvait aussi dans le dialecte que parlait Jésus. On peut donc déterminer dans bien des cas le mot araméen sous jacent à tel mot grec. Le P. Joüon a fait appel également, pour renforcer ou contrôler ses conclusions, à la Peshitto et à notre Vulgate latine.

C'est en s'inspirant de cette pensée et en se conformant à cette méthode qu'il a établi sa traduction nouvelle du texte grec de nos Evangiles. On ne saurait trop le complimenter d'un travail aussi consciencieux. Il n'aura pas seulement pour avantage de mettre tout le monde, croyants et incroyants, en un contact plus immédiat avec les paroles mêmes du Christ, tant on a l'impression de saisir à travers le grec les discours araméens de Jésus et la catéchèse araméenne des Apôtres ; il mettra, en outre, mieux en relief que les textes évangéliques sont bien de l'époque que leur assigne la tradition en les attribuant à Matthieu, Marc, Luc et Jean ; enfin, pour le IV[e] évangile en particulier, il montrera à quel point cet écrit ne saurait être, comme on l'a dit à tort, un produit de la spéculation grecque : celui qui l'a rédigé ou dicté parlait l'araméen, et, en dehors de l'enseignement immédiat de Jésus, il ne connaissait que sa Bible et un peu la spéculation juive.

Le P. Joüon a joint à sa traduction deux appendices : l'un sur l'origine et le sens précis de l'expression « le Fils de l'homme » ; l'autre sur S. Luc « Syrien d'Antioche ». Enfin un index alphabétique permet de retrouver facilement les particularités les plus notables du grec évangélique signalées dans les notes au bas des pages.

V. — Trois ouvrages sur Jésus

1. Le P. Huby n'a pas été moins bien inspiré en accueillant dans la collection *Verbum Salutis* un ouvrage d'ensemble sur *la Vie et l'Enseignement de Jésus-Christ Notre-Seigneur*[1], d'autant plus qu'il a eu la bonne fortune de s'assurer pour ce travail la collaboration du P. Lebreton. Il n'avait pas à redouter que cet ouvrage fît double emploi avec *l'Evangile de Jésus-Christ* du P. Lagrange. Des hommes de cette valeur peuvent aborder le même sujet sans qu'il y ait risque de les voir se répéter. Leurs conclusions peuvent être identiques, et de fait elles le sont souvent ; ainsi sur la durée du ministère public, réduite à deux ans et quelques mois ; la date de la naissance, du baptême et de la mort de Jésus, etc. ; mais elles sont exposées, notamment en ce qui concerne l'enseignement du divin Maître, sous un aspect différent qui met davantage en relief tel ou tel point de la doctrine. Le fondateur de notre Ecole Biblique se révèle surtout, dans son exposé, exégète et palestinologue ; notre maître de l'Institut catholique de Paris part des notions communément acquises pour l'interprétation et l'explication littérale des textes sacrés et s'efforce d'en mieux dégager le sens théologique et mystique, en s'inspirant maintes fois des Pères et des grands commentateurs. Sous sa plume, les enseignements de Jésus deviennent plus vivants, plus actuels, et il nous semble que ces deux volumes de la collection *Verbum Salutis* sont appelés à faire un grand bien aux âmes des prêtres et des laïcs et à avoir par la suite un immense retentissement.

D'ailleurs ces chapitres ont subi avant d'être imprimés l'épreuve de dix ans d'enseignement dans des cours publics. C'est à cela qu'il faut attribuer en grande partie la fermeté et la netteté de la pensée et la rigueur des termes. Le travail d'adaptation à un auditoire aussi mélangé que l'est celui des conférences publiques s'est fait peu à peu, insensiblement. Par la publication, l'auteur n'a visé qu'à mettre ses leçons à la portée d'un plus grand nombre ; il n'en a nullement modifié le caractère. Composées à l'origine pour des auditeurs qui la plupart étaient chrétiens, il a pensé superflu de faire précéder ou d'accompagner son exposé d'une démonstration apologétique. La meilleure manière de défendre la pensée du Maître n'est-elle pas, quand on s'adresse à des lecteurs de bonne foi, de l'exposer tout simplement, clairement, en l'accompagnant des détails historiques, des notions théologiques indispensables pour la faire saisir dans toutes ses nuances et dans toute son ampleur ? Or, c'est ce but que s'est assigné le P. Lebreton. Il a laissé aux commentateurs de chaque évangile le soin de résoudre les problèmes exégétiques et de donner une explication détaillée des textes ; il n'a visé, lui, qu'à mieux mettre en valeur la doctrine de Jésus en utilisant les données de l'histoire, de l'exégèse et celles de la tradition chrétienne.

L'Introduction (p. 4 28) mérite de retenir tout particulièrement l'attention ; elle donne la clef de

[1] Par Jules Lebreton, S. J., prof. à l'Institut catholique de Paris 2 vol. in-8 de 469 et 525 p., 60 f. Paris, Beauchesne, 1931.

bien des positions que le R. P. adoptera en utilisant nos quatre évangiles qui n'offrent qu'un exposé fragmentaire de ce que fit et dit Jésus. Leurs récits furent rédigés, ceux au moins de Marc et de Luc, quelques dizaines d'années après la mort du Christ, non pour supplanter la catéchèse orale ou le magistère ecclésiastique, mais pour l'aider. Ils n'eurent jamais la prétention d'être des œuvres littéraires; ils ne voulurent qu'être des échos fidèles de la catéchèse apostolique. De cette origine particulière découle leur caractère très spécial, et l'ancienne tradition le fit bien ressortir quand elle rappela les circonstances qui entourèrent la composition des évangiles de S. Marc et de S. Jean. C'est donc un simple résumé de la prédication orale des premiers jours que nous lisons dans nos Evangiles. Cela est d'ailleurs si vrai que leur cadre n'est autre que celui que détermina S. Pierre quand il fixa les conditions exigées pour le successeur de Judas (Act., I, 22) ; les récits de l'enfance en Matthieu et en Luc sont de pieux souvenirs qui vinrent s'adjoindre, mais postérieurement, à la catéchèse primitive.

Et c'est parce que l'Eglise en la personne des Apôtres est à la base de l'élaboration de nos récits évangéliques qu'ils sont si simples, si naturels, si vivants, font si bien revivre sous nos yeux le Verbe de vie (I Jo., I, 1) et méritent au point de vue historique toute notre confiance.

Mais cette origine même de nos Evangiles nous explique aussi leur caractère très particulier, leurs richesses comme leurs lacunes. La catéchèse orale avait pour but, non de satisfaire une vaine curiosité, mais de provoquer la foi en Jésus Messie et Fils de Dieu en adaptant la prédication aux différents milieux dans lesquels elle était donnée. Jamais la catéchèse locale ni aucun de nos Evangiles qui en sont les échos n'ont eu la prétention de rapporter tout ce qu'avaient dit les Apôtres sur la vie et les enseignements de Jésus (Jo., XXI, 25). Catéchèse et Evangiles ont fait un choix, conditionné par le but poursuivi et les lecteurs visés. On a donc bien tort d'opposer les uns aux autres, comme on le fait trop souvent, les récits communs de nos Evangiles. Qu'importe à la substance même du fait que tel détail rapporté ici soit omis là, que telle parole, que tel discours ou parabole certainement authentique soit mis parfois dans un autre contexte qui a provoqué l'insertion (cf. le *Pater* dans S. Matthieu), que tel événement historique soit placé à une place chronologique différente, surtout si le plan même de l'evangile l'exigeait (cf. la place attribuée dans les évangiles synoptiques à l'expulsion des vendeurs du Temple)? Pour bien comprendre nos Evangiles et en goûter le charme prenant, pour situer parfaitement leur enseignement, il ne faut jamais perdre de vue cette étroite dépendance dans laquelle ils sont vis-à-vis de la catéchèse orale. Au début, cette catéchèse se contentait de quelques faits de la vie publique et des enseignements principaux de Jésus ; plus tard, la piété des fidèles désira connaître aussi les premières années du Sauveur. Matthieu et Luc firent alors précéder leur récit de quelques épisodes sur la vie cachée. Les préoccupations historiques peu sensibles à l'origine prirent par la suite plus d'importance. S. Matthieu s'affranchit souvent de l'ordre chronologique pour suivre un ordre logique mieux en rapport avec son but ; mais S. Marc suivit déjà de plus près l'enchaînement historique des faits, surtout dans le ministère galiléen ; et S. Luc, comme l'indique son prologue (I, 1-3), ne voulut pas écrire pour Théophile son récit suivi, sans se livrer à une minutieuse enquête auprès de ceux qui avaient été dès le commencement « témoins oculaires et ministres de la parole. » Chez S. Jean, enfin, l'intention chronologique fut encore plus accusée, à tel point qu'il a fourni parfois de précieux repères pour lire les Synoptiques et contient des indications topographiques précises que l'on chercherait en vain chez ses devanciers.

Ces remarques, dit le P. Lebreton (p. 12), auront plus d'une fois leur application dans la suite de cette histoire. Pour le ministère galiléen, l'auteur suivra de préférence l'ordre chronologique de S. Marc, écho des souvenirs de Pierre ; il ne fera pas du *Pater* une fraction du Sermon sur la Montagne, mais il en reportera l'origine beaucoup plus tard, conformément au récit de Luc (XI, 2 4) ; il datera l'expulsion des vendeurs du Temple du début du ministère public, comme le fait S. Jean (II, 14-22), et non du Dimanche des Rameaux ou du Lundi Saint, comme on serait tenté de le croire d'après les Synoptiques.

Les indications chronologiques fournies par S. Luc et par S. Jean sont néanmoins impuissantes à dissiper toutes les obscurités. Il est probable, d'ailleurs, que bien des souvenirs n'étaient déjà plus précis quand S. Luc entreprit ses recherches, sinon, il n'aurait pas laissé sans détermination de lieux et de dates cette longue fraction qui lui est propre (IX, 51 XVIII, 14).

« Ces observations préliminaires, dit le P. Lebreton (p. 15), font déjà pressentir ce que nous aurons à constater bientôt : la tradition apostolique, telle qu'elle est fixée dans les Evangiles, nous manifeste Jésus, Messie et Fils de Dieu ; elle donne à notre foi un fondement très assuré; mais elle ne nous a pas transmis un récit de sa vie, tel que nous puissions en suivre et en dater tout le développement. Notre étude, si elle veut ne pas s'égarer en vaines conjectures, devra porter le caractère des documents dont elle s'inspire, être une étude religieuse beaucoup plus qu'une biographie. »

C'est sous le bénéfice de ces remarques que le R. P. fixe la chronologie de la vie du Christ, en esquisse le cadre historique, en commente, pour le plus grand profit scientifique et spirituel de ses lecteurs, les principaux faits et les précieux enseignements.

2. Il est vraiment consolant de voir qu'un autre de nos libraires catholiques, en dehors des mai-

sons Gabalda et Beauchesne, vient aussi de lancer deux ouvrages consacrés à notre divin Maître.

Le premier a pour titre : *Jésus et ses Apôtres* [1]. Il a été rédigé par un fin lettré, par un psychologue averti, mais, surtout, par un prêtre soucieux d'utiliser la pleine maturité de son talent à étudier la vie publique de Notre Seigneur en ce qu'elle a de plus instructif et de plus intime. L'œuvre de M. l'abbé Félix Klein embrasse un cadre beaucoup plus vaste que d'aucuns pourraient le penser, et, sous un titre d'apparence modeste, c'est au fond une Vie de Notre Seigneur d'où sont exclus les récits de l'enfance et de la vie cachée, le baptême au Jourdain et les tentations au désert. Mais dès que Jésus reparaît sur les bords du Jourdain, c'est pour recevoir tout aussitôt ses premiers Apôtres : André, Jean et Simon-Pierre, des mains de son Précurseur. Ceux-ci vivent ensuite dans sa familiarité jusqu'à l'Ascension. M. Klein s'attache naturellement à faire davantage ressortir les entretiens de Jésus avec ceux qu'il a choisis, la patience avec laquelle il les forme et les supporte, les leçons d'humilité, de tolérance, de bonté, de pardon qu'il leur donne maintes fois, sans laisser échapper l'occasion de glisser, en quelques mots, des réflexions qui conviennent parfaitement aux chrétiens et aux prêtres de notre temps. Commencé en septembre 1927, l'ouvrage n'a été achevé qu'en décembre 1930. Il a donc été composé avec toute la réflexion et la sage lenteur nécessaires pour traiter, et traiter de main de maître, un aussi beau sujet.

Grâce au point de vue spécial duquel il est conçu, le volume de M. Klein ne fait double emploi avec aucune des Vies de Notre-Seigneur que nous possédons. L'élégance de son style et la simplicité de son récit se sont alliées parfaitement avec la sobriété pleine de vie de nos textes sacrés. Les détails historiques, géographiques ou archéologiques indispensables, puisés toujours aux meilleures sources, sont donnés à l'occasion, mais le plus naturellement du monde, sans jamais faire un vain étalage d'érudition. Ce volume a déjà obtenu, nous le savons, beaucoup de succès. Il en mérite plus encore et, pour notre part, nous ne saurions trop le conseiller au public instruit croyant ou non. Il est de ceux qui doivent figurer dans toute bibliothèque sérieuse.

3. Plus original encore par sa conception et son contenu est l'ouvrage *Le Christ* [2], attendu depuis si longtemps. Les volumes précédents : *Ecclesia, Liturgia,* pour ne parler que des traités proprement dogmatiques, nous avaient mis en goût. *Le Christ* ne sera en aucun point inférieur à ses devanciers. Dans ce volume encyclopédique, préfacé par Mgr Pic, évêque de Gap, se trouve réuni tout ce qu'un chrétien peut désirer savoir sur Celui dont il est fier de se proclamer le disciple.

Après une introduction qui donne un aperçu sur l'empire romain, la civilisation gréco-latine et le monde juif à l'époque de Jésus, on étudie successivement l'histoire de Jésus dans ses sources, d'abord, puis dans sa réalité historique et sa richesse doctrinale. La seconde Partie pose cette question : « Qui est Jésus ? » Pour y répondre, après avoir interrogé la foi de la première génération chrétienne, elle suit les développements du dogme christologique au cours des cinq premiers siècles et se termine par une étude sur la psychologie du Christ et sur le Rédempteur. La troisième Partie considère Jésus dans la vie religieuse et morale de l'humanité, où il vit et agit par l'Eglise et l'Eucharistie, réchauffant les âmes tièdes par la révélation de son Divin Cœur et poussant les âmes d'élite de tous les âges à l'imitation de ses vertus. Enfin une quatrième et dernière Partie montre le Christ dans l'art et la littérature.

Comme on le voit, le sujet est immense. Pour le traiter sous la direction de deux maîtres, l'un en théologie positive, M. l'abbé Bardy, l'autre en exégèse, M. l'abbé Tricot, aidés de M. l'abbé Aigrain, professeur à Angers, on a fait appel à vingt-six collaborateurs qui tous ont dans les milieux scientifiques une réputation justement établie. Le difficile, pour chacun d'eux, fut de dire l'essentiel dans les limites restreintes qui leur étaient imposées. Et pourtant, que de pensées, que de faits, quelle riche et sûre documentation dans ce volume de 1280 pages en petits caractères ! De tels livres ne s'analysent pas : il faut les lire. Quand un index général des noms remplit à lui seul 150 colonnes, cela suffit à donner une idée de la richesse des informations contenues dans un tel volume.

Cette nouvelle *Somme* est appelée à rendre aux prêtres, aux laïcs instruits, aux aînés de nos Patronages les plus grands services. Nous voudrions la voir dans tout intérieur chrétien, où elle sera non moins utile que le *Comment j'élève mon enfant*.

Ajoutons qu'une telle encyclopédie rédigée par les nôtres doit nous remplir d'une légitime fierté. Nos exégètes, nos historiens, nos philosophes, nos théologiens ont une valeur scientifique reconnue aujourd'hui dans tous les milieux où l'on a le culte de la loyauté et de la probité intellectuelles. On ne discute plus la valeur critique de leur méthode et de leurs conclusions ; ils fournissent chaque jour la meilleure preuve de l'accord de la science et de la foi, en montrant par leur propre exemple qu'un catholique peut faire œuvre scientifique rigoureuse sans être détourné de sa tâche par l'enseignement doctrinal de l'Eglise, bien mieux, en puisant souvent auprès de cet enseignement une nouvelle vigueur de pensée.

[1] Par l'abbé Félix Klein, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris, avec lettre-préface de S. Em. le Cardinal Verdier. Un vol. in-8 de xi-318 p., 33 f. Paris, Bloud et Gay, 1931.

[2] *Le Christ*. Encyclopédie populaire des connaissances christologiques, publiée sous la direction de M. l'abbé G. Bardy et de M. l'abbé A. Tricot, avec le concours de M. l'abbé Aigrain et d'un grand nombre de collaborateurs. Un vol. in-8 de 1280 p., 500 grav., 60 f. Paris, Bloud et Gay, 1931.

VI. — Les « Studia Ioannea » du R. P. Vosté, et un commentaire abregé de l'Apocalypse.

1. Le R. P. Vosté, O. P., consulteur de la Commission biblique et professeur au Collège Angélique de Rome, continue, — et nous nous en félicitons pour le public régulier ou séculier de plus en plus nombreux qu'il atteint, — de faire bénéficier les étrangers des cours d'exégèse qu'il donne à ses élèves. Naguère (*Ami* 1929, p. 664-668) nous parlions des opuscules scripturaires qu'il avait publiés. Nous avons aujourd'hui sous les yeux des *Studia Ioannea*[1]. Ce volume correspond à la 4e année d'enseignement néotestamentaire du Collège Angélique. La 1re année on y étudie les synoptiques; la 2e année, les Actes des Apôtres; la 3e année, les épîtres de S. Paul, et la 4e année, évidemment pour respecter l'ordre chronologique et couronner la théologie du N. T., le IVe Evangile.

Le P. Vosté a groupé dans ces *Studia* quelques-unes des principales questions qui ont retenu son attention et celle de ses élèves. Il y en a dix. D'abord une introduction au IVe Evangile, puis une dissertation sur le Logos et le prologue de S. Jean qui avait été déjà publiée en 1925. Sont ensuite successivement étudiés divers passages du IVe Evangile : l'entretien de Jésus avec Nicodème (III, 1-21), le discours sur le pain de vie (VI, 1-72, et non VII, comme une méprise a fait imprimer sur la couverture), les discours après la Cène (XIII, 31-XVI) et la prière sacerdotale (XVII). Enfin, sont abordées quatre questions exégético-historiques : la communion de Judas à propos de la dernière Cène, la chronologie de la Passion, le supplice de la croix, les apparitions du Christ ressuscité.

Le P. Vosté ne veut pas que l'étude du texte sacré se borne à une simple explication philologique et historique; l'une et l'autre doivent avant tout faciliter la mise en valeur du contenu théologique, et pour joindre l'exemple au précepte il termine l'exégèse de l'entretien avec Nicodème par une étude théologique du texte « Nisi quis renatus fuerit » (III, 5). La tradition, l'usage liturgique apportent ailleurs leur contribution à ses interprétations exégétiques. Ainsi en est-il pour l'explication du prologue johannique, la division du discours sur le pain de vie, la communion de Judas, le lavement liturgique des pieds soit le Jeudi Saint, soit comme rite post-baptismal.

Parfois, le R. P. attire aussi l'attention sur l'importance théologique que peuvent revêtir certaines thèses que d'aucuns considéreraient trop facilement comme ne relevant que de la critique littéraire ou historique. Il fait ressortir, par exemple, que l'authenticité du IVe Evangile est insinuée clairement, à plusieurs reprises, dans le texte et qu'elle est si étroitement liée à la valeur historique et apologétique du témoignage contenu dans l'évangile qu'on doit la considérer sans hésiter comme étant un fait dogmatique.

Le R. P. est de ceux qui, sur la foi de S. Luc, prétendent, contre une opinion de plus en plus répandue de nos jours, que Judas a communié à la dernière Cène. Selon lui (p. 249) les divers incidents qui ont marqué au Cénacle cette soirée mémorable se seraient succédé dans l'ordre suivant : préparation de la dernière Cène, institution de la Sainte Eucharistie à laquelle ferait allusion Jean, XIII, 1, dispute sur la préséance entre les Apôtres et lavement des pieds, dénonciation du traître et prédiction du reniement de Pierre. — Nous doutons fort que le P. Vosté entraîne après lui les commentateurs ou les auteurs de Vies de J.-C. La dispute sur la préséance, le lavement des pieds se conçoivent bien mieux au début du repas pascal; et puis, si l'on veut suivre l'ordre de S. Luc, qu'on le suive jusqu'au bout; il n'est pas logique de l'admettre pour faire communier Judas, puis de l'abandonner pour placer le lavement des pieds (XXII, 24-30) avant la dénonciation du traître (XXII, 21-23). Si on impose cette interversion, c'est sous la pression de S. Jean, XIII, 11; 21-30; mais, alors, n'est-il pas plus naturel de supposer que Luc a groupé, sans aucun souci chronologique autre que le fait pour ces événements de s'être produits en la même circonstance, les défaillances du groupe des Apôtres : la trahison de Judas (XXII, 21-23), la discussion sur la préséance (24-30), la prédiction du reniement de S. Pierre (31-34)?

Par contre, dans son étude sur la chronologie de la Passion, le P. Vosté suppose, avec la majorité des commentateurs, que N.-S. a anticipé le repas pascal; il est mort, suivant les indications de S. Jean et de S. Paul, au moment où l'on immolait dans le Temple les agneaux qui devaient être mangés le 14 nisan. Cette chronologie de la Passion eût été, selon nous, heureusement complétée, si l'on avait essayé de déterminer quel jour du mois et en quelle année mourut N.-S. Il nous apparaît de plus en plus que la date à retenir est celle du 7 avril 30.

2. En 1921, le P. Allo, de l'Université de Fribourg, avait publié, sur l'Apocalypse, un commentaire scientifique qui a daté dans l'histoire de l'exégèse (voir *Ami* du 12 janvier 1922, p. 17-27). Seulement, le caractère très scientifique de cet ouvrage, son étendue, son prix aussi, le rendaient difficilement accessible à la généralité des lecteurs. Il faut donc savoir gré, sans aucune réserve, au P. Lavergne, d'avoir concentré en un court volume de 169 pages in-16[1], des disserta-

[1] *Studia Ioannea* disseruit Fr. Jacobus M. Vosté, O. P. Un vol. in 8 de 379 p. Editio secunda. Romæ, Collegio Angelico, 1930. — Ce volume fait partie de la collection des *Opuscula biblica Pontificii Collegii Angelici*. Du même auteur a paru *De sectis Judæorum tempore Christi* (1929). Dans la même collection, il y a aussi du P. Zarb une *Historia Canonis utriusque Testamenti* (1929), et un traité *De Hermeneutica Biblica* (1929). Ces trois derniers opuscules ne nous ayant pas été envoyés, force nous est, bien à regret, d'en faire simplement mention.

[1] *L'Apocalypse*, édition abrégée, par le R. P. Lavergne, O. P. Lettre-préface par le R. P. Allo, O. P. Un vol. in-16 de 169 p., 10 f., Paris, Gabalda.

tions savantes et une exégèse parfois assez compliquée.

Il serait, en effet, regrettable que le dernier écrit du Nouveau Testament, à la spiritualité si haute, et en dépit des apparences si lucide, ne fût pas accessible aux âmes chrétiennes et demeurât l'apanage des sectaires imaginatifs ou ignorants et des incroyants avides de mythe et de folklore. L'Apocalypse de S Jean n'est pas, comme on le croit trop communément, ce livre scellé qu'en dehors des trois premiers chapitres il est presque dangereux de toucher et impossible de comprendre. Ce livre inspiré est avant tout et pardessus tout un message d'espérance, une leçon continue de constance, et, à notre époque si troublée et si incertaine, il acquiert un regain d'actualité. Seulement, il est peu de livres pour la lecture desquels un commentaire soit aussi indispensable si l'on veut saisir le sens d'images et de symboles qui, au premier abord, déconcertent les Occidentaux que nous sommes.

La tâche que s'était imposée le P. Lavergne était difficile et délicate; il a su s'en acquitter fort bien, évitant les questions par trop techniques, mettant bien en relief les points acquis, les idées principales, sans se priver à l'occasion d'ajouter un peu de son cru. Remercions-le, en particulier, d'avoir bien mis en évidence pour le grand public la grandeur et la simplicité spirituelles d'idées qui sont foncièrement les mêmes que celles du IV[e] Evangile, de l'apocalypse synoptique, ou des passages prophétiques de S Paul sur la fin du monde Il a ainsi rendu service, non seulement à la cause de l'authenticité des écrits johanniques et de la fidélité des Evangélistes et de S. Paul à transmettre la doctrine du Maître sans la moindre altération, mais encore il a montré aux âmes méditatives à quel point, si la victoire de l'Eglise est assurée, il dépend de chaque croyant, à toute époque et en tout pays, de devenir le « vainqueur » qui aura sa place assurée dans la Jérusalem céleste.

VII. — Nos Manuels d'Ecriture Sainte

I. En latin. — 1. Des *Prælectiones Biblicæ* publiées par le défunt P. Simon et rééditées par son confrère le P. Prado, de la Congrégation du T. S. Rédempteur, il n'existait jusqu'à ce jour que les deux volumes relatifs au Nouveau Testament [1]. Les autres étaient toujours promis, mais on ne les voyait pas paraître ; il semble qu'il ne faudra plus désormais attendre longtemps. Le P Prado, sur les conseils de ses Supérieurs, s'est mis à l'œuvre ; il commence aujourd'hui par un tome de *Propædeutica biblica* ou d'*Introductio in Universam Scripturam* [2].

[1] Ces deux volumes ont obtenu un succès légitime et mérité. Le volume consacré aux Evangiles en est à sa 4e édition ; celui qui traite des Actes et des Epîtres à sa 3e. Ils sont en vente à la librairie Marietti au prix de 35 et de 32 lires chaque. Voir *Ami* 1931, p. 40.

[2] Un vol. in 8 de XVI 415 p., avec cartes géographiques, reproductions archéologiques et paléographiques, 30 lires ; Turin, Marietti, 1931.

Après des prolégomènes sur la notion, les noms, les divisions, l'utilité et l'excellence des Saintes Ecritures, il aborde en trois livres les questions ordinairement traitées dans les ouvrages d'Introduction générale. Il étudie d'abord l'inspiration, (son existence, sa nature, ses effets), le concept de canonicité et la formation des Canons de l'A. et du N. T. ; — puis le texte, en lui-même et dans son histoire, de l'A. et du N. T. ainsi que les diverses traductions qui en furent faites dans les langues anciennes et modernes ; — il justifie, enfin, les règles d'Herméneutique auxquelles doit se soumettre l'exégète catholique, montre tous les secours qu'il peut attendre de la philologie, de la géographie, de l'archéologie, de la chronologie, de l'histoire, et esquisse à grands traits, pour le guider ou l'encourager, une histoire de l'interprétation des Saintes Ecritures dans l'antiquité, au moyen âge, dans les temps modernes et de nos jours. Le volume se termine par trois index : l'un pour les matières traitées, les noms de pays et de personnes, l'autre pour les figures, le troisième pour les planches hors texte.

Disons de suite que, malgré son ampleur, le cadre a été bien rempli. Il l'aurait même été avec une surabondance préjudiciable à l'élève si l'auteur n'avait eu soin de distinguer nettement, par des signes typographiques, ce qui doit être étudié de ce qui peut n'être que lu ou même simplement consulté à l'occasion. La doctrine exposée est sûre, clairement énoncée ; les discussions les plus récentes sont signalées avec compétence ; la bibliographie est bien à jour et pour ainsi dire exhaustive, autant du moins que nous avons pu en juger par les publications françaises [1].

2. Nous disions dans l'*Ami* 15 janvier 1931, p. 40, que les divers tomes du *Compendium* du P. Höpfl étaient constamment tenus à jour. Nous venons d'en avoir une nouvelle preuve pour les vol. II, *Introductio specialis in libros V. T.*, et III, *Introductio specialis in libros N. T.* Le texte a été heureusement remanié en certains endroits ; ailleurs, les arguments ont été disposés dans un ordre différent et de nouvelles preuves sont venues les renforcer ; les notes se sont accrues de nouvelles indications bibliographiques, articles ou livres [2].

II. En Français. — 1. La seconde partie du tome V du *Manuel d'Etudes bibliques* de MM. Lusseau et Collomb est parue [3]. Nous avons déjà eu l'occasion (1931, p. 41, 42) de signaler la première

[1] C'est à peine si quelques ouvrages ont échappé à l'auteur, tel celui de Louis Speleers sur *Les Fouilles en Asie antérieure à partir de 1843*, ou encore l'article *Canonicité* du P. Höpfl paru dans le *Supplément au Dictionnaire de la Bible*.

[2] Cette édition (la troisième) des tomes II et III est en vente à Rome, au Collège St-Anselme, au prix de 35 lires le volume.

[3] Abbés Lusseau et Collomb, *Manuel d'Etudes bibliques*, t. V, IIe partie : Les Epîtres de la Captivité. Les Pastorales. L'Epître aux Hébreux. Les Epîtres catholiques. L'Apocalypse. Un vol. de 564 p., 30 f. Paris, Téqui.

partie de ce tome v, consacrée aux Actes des Apôtres et aux grandes épîtres de S Paul, et de caractériser, d'un mot seulement, la méthode de ces deux professeurs. Nous profitons volontiers de l'achèvement de ce tome v pour parler aujourd'hui plus longuement de leur entreprise.

Disons-le tout de suite et sans réticence aucune : c'est avec une vive satisfaction que nous venons de lire ces 551 pages consacrées aux épîtres de la captivité, aux épîtres pastorales, à l'épître aux Hébreux, aux épîtres catholiques et à l'Apocalypse. Ce qui nous plaît dans ce Manuel, c'est l'information étendue et parfaitement à jour des rédacteurs, l'aisance avec laquelle ils savent évoluer au milieu des controverses et des problèmes parfois assez délicats, le sens critique et théologique dont ils font preuve pour discerner l'opinion à adopter, la clarté et la fermeté de raisonnement avec lesquelles ils savent la proposer. Il est pénible pour des élèves et même pour des prêtres qui ne sont pas des spécialistes, de se trouver en présence de controverses dont on ne leur dissimule aucun des multiples aspects, sans toujours leur fournir le fil conducteur qui leur permettra de sortir de ces véritables labyrinthes. Avec MM. Lusseau et Collomb, ce danger n'est pas à redouter ; ils ont leur opinion, ils savent la présenter et la défendre.

Et cette opinion, c'est celle des gens sages et modérés en exégèse soucieux tout à la fois d'éviter les hypothèses aventureuses et de ne pas s'accrocher dé espérément aux conclusions reconnues depuis longtemps caduques. Ainsi pour l'épître aux Hébreux et la IIe de S. Pierre, on admet volontiers le concours d'un secrétaire-rédacteur distinct des apôtres Pierre et Paul, et on donne de la controverse concernant le *Comma Johanneum* un exposé loyal qui aboutit à la seule conclusion soutenable, à savoir, qu'il est « bien difficile » d'en défendre l'authenticité (p. 406) Pour les autres livres du N. T., épîtres et Apocalypse, les opinions exposées concernant l'authenticité, la date, l'occasion ou les destinataires sont celles qui sont couramment admises dans l'enseignement catholique et que l'on n'a aucune difficulté à maintenir du point de vue critique ou historique le plus exigeant : les épîtres de la captivité ont été écrites de Rome et non de Césarée de Palestine ; l'épître aux Ephésiens est une lettre circulaire ; l'épître aux Hébreux a été adressée par S Paul vers 65 à la communauté de Jérusalem ; la IIe épître de S Pierre dépendrait de l'épître de S. Jude ; le Jacques, auteur de l'épître, serait plus probablement Jacques dit le Mineur, fils d'Alphée, l'un des Douze. Pour l'Apocalypse, il nous a semblé que le Manuel dépend assez étroitement du travail du P. Allo, le meilleur commentaire catholique qui ait paru sur ce livre difficile (c'est suffisamment dire que nous ne formulons pas, de ce chef, un reproche).

Pour chaque livre du N. T., le Manuel comprend une introduction et une analyse commentée. L'introduction est plus ou moins détaillée, suivant les besoins ; ainsi, à propos de livres comme l'épître aux Hébreux, les épîtres catholiques et l'Apocalypse, pour lesquels l'authenticité donna lieu à des controverses fameuses, la thèse catholique est exposée avec une certaine ampleur en recourant tout à la fois à la critique externe et à la critique interne. L'analyse du livre est présentée d'abord dans son ensemble, sous forme de tableau synoptique ; elle est ensuite reprise pour expliquer et commenter les idées exposées par l'auteur inspiré. Au cours de cette explication, les rédacteurs du Manuel se trouvent aux prises avec certains textes difficiles ; ils donnent le sens qui leur paraît le meilleur, parfois après avoir brièvement exposé les divers courants d'interprétation entre lesquels se partagea ou se partage encore l'exégèse catholique.

Il est évidemment impossible que la solution adoptée puisse toujours satisfaire. On critiquera ici ou là. MM. Lusseau et Collomb s'y attendent ; ils savent que c'est le seul moyen de perfectionner une œuvre qui, telle qu'elle est présentement, peut déjà contenter les plus exigeants. — Pour notre part, nous attirerions volontiers leur attention sur les pages 360 et 388 où il est question des textes de la IIa Petri concernant l'universalité anthropologique du déluge. Nous ignorons leur tome II, mais il nous semble qu'une interprétation loyale de I Petr., III. 20, et II Petr., II 4 9, permet difficilement de soutenir qu'en dehors de Noé et des siens, tout le genre humain n'ait pas été anéanti par le cataclysme. Cette opinion est d'ailleurs celle des *Institutiones biblicæ, De Pentateucho*, p. 149, no 124. — Nous tenons à relever aussi ce que MM. L. et C. disent, à propos de l'épître de S. Jacques, sur les *espérances* que pouvaient concevoir les auteurs inspirés à l'occasion de la parousie, et nous le rapprochons de ce que nous écrivions sur ce sujet dans l'*Ami*, 6 mai 1920, p. 263. — Signalons enfin leur position concernant certains points doctrinaux soulevés par les Pastorales. Plutôt que de faire cette fois une analyse commentée de lettres qui offraient tant de traits communs, ils ont substitué à l'analyse une étude sur la hiérarchie ecclésiastique dans les communautés pauliniennes, sur les fonctions et qualités des différents ministres, suivies d'un appendice sur les diaconesses et les veuves et sur les erreurs dénoncées. L'idée fut excellente, et l'étude a été bien menée. MM. L. et C. établissent avec raison l'existence, dès l'époque de S. Paul, d'un épiscopat monarchique dont Tite et Timothée sont les types achevés, l'un en Crète, l'autre à Ephèse, et ils font des « presbyteri episcopi » dont il est si souvent question de simples prêtres. Ils considèrent l'existence de diaconesses comme plus probable ; quant aux veuves, ils distinguent les veuves assistées de celles qui étaient constituées en dignité et ne devaient pas avoir moins de 60 ans.

Le tome v sera complété ultérieurement par un fascicule contenant cartes, documents et tables analytiques. Ce manuel semble devoir être le plus

complet de tous ceux qui sont en préparation. Nous voudrions le voir entre les mains de tous les prêtres qui ont quitté le Grand Séminaire, qu'ils soient adonnés aux œuvres du ministère ou à celles de l'enseignement. Il ne leur est pas moins nécessaire qu'une bonne Théologie sur les rayons de leur bibliothèque. Nous voudrions surtout que ne manquent pas de se le procurer tous ceux qui furent formés dans nos Séminaires après la condamnation du *Manuel Biblique* et qui durent étudier les Saintes Ecritures avec des cours dictés ou polycopiés. Quant aux Grands Séminaires eux-mêmes, il appartiendra à MM. les Professeurs d'en décider. Bien qu'assez complet, ce Manuel n'entravera en rien leur initiative ; il y aura toujours certains livres ou certains passages qu'ils pourront à leur gré, ou suivant la composition de leur auditoire, étudier plus à fond, et il est hors de doute que les élèves qui posséderaient ce Manuel à leur sortie du Séminaire connaîtraient leur Bible et seraient en mesure de mieux s'en servir pour nourrir leur piété, pour fortifier et agrémenter leur prédication.

2. M. le chanoine Verdunoy, de Dijon, continue la refonte de ses Manuels. Les tomes IV et V viennent de paraître en seconde édition, corrigée et augmentée [1]. Nous parlerons seulement ici du t. IV, consacré aux Evangiles. Par l'*Ami* du 18 janvier 1931, p. 41, nos lecteurs savent ce qu'il contient. « *Multa in paucis* » : c'est la devise du Curé de St-Michel de Dijon pour son *Manuel d'Ecriture Sainte* et il y a, en effet, beaucoup de choses dans ces 578 pages. Nous voudrions pouvoir les louer sans réserve ; en conscience, nous ne le pouvons pas. Contentons-nous de relever deux illogismes : on fixe à 60 62 la date de rédaction de l'Evangile de Marc, mais quelques lignes plus haut on dit que Marc attendit, pour mettre la dernière main à son œuvre et la livrer à la publicité, que la mort de S. Pierre eût donné à la publication de l'écrit toute sa raison d'être et sa véritable opportunité (p. 132). Or, la mort de S. Pierre nous reporte à 64, peut-être à 67 ; les décisions de la Commission Biblique fixent comme date extrême pour le III[e] Evangile l'année 62 63. Si l'évangile de Marc ne fut connu qu'après 64 ou 67, comment expliquer l'influence de Marc sur Luc, dont tous les exégètes ne font pas aussi facilement bon marché que le fait M. Verdunoy ? Autre cas : à la page 179, on fait composer l'évangile de S. Luc en 58-60, durant la captivité de S. Paul à Césarée de Palestine ; néanmoins, on n'hésite pas à se poser, p. 270, la question : « Marc a-t-il utilisé Luc ? » et pour montrer qu'on peut se la poser, on ajoute : « C'est peu vraisemblable, puisque le second évangile ne fut pas écrit après le troisième. » Or le second a été fixé en 60-62, le troisième en 58-60 ! Vraiment, sera-ce exagéré de désirer que ces passages-là, et d'autres aussi, soient revus, lors d'une troisième édition ?

3. Avec le tome III, consacré aux Livres prophétiques, le P. Renié, de la Société de Marie, achève le premier cycle de son Manuel, l'Ancien Testament. Nous avons déjà dit (1931, p. 41) combien nous aimons sa manière. Avec une précision scientifique bien souvent impeccable, une méthode claire et bien ordonnée, une disposition typographique ingénieusement variée, l'auteur initie rapidement aux questions scripturaires principales, qu'il s'agisse de problèmes littéraires ou historiques ou de l'interprétation de textes messianiques. Dans les questions légitimement controversées, il évite ordinairement de prendre parti, laissant au professeur ou au lecteur le soin de choisir en toute liberté. Les références bibliographiques ne visent pas à être complètes, mais elles sont judicieusement choisies ; seuls les meilleurs travaux sont indiqués, et de préférence ceux que des séminaristes français peuvent avoir facilement sous la main. Bref, parmi les Manuels bibliques *élémentaires* publiés ces années dernières, aucun ne nous paraît plus digne d'éloges, ni d'une valeur pédagogique supérieure [1].

VIII. — Renseignements d'ordre pratique

On nous demande souvent des indications sur des éditions à bon marché contenant l'Ancien Testament en partie et le Nouveau Testament, surtout les Evangiles et les Actes ou des fragments d'Evangiles. Dans cet ordre d'idées, nous recommandons à nos lecteurs :

1° La *Bible des Jeunes*, extraits de la traduction de l'abbé Crampon, revisée par des Pères de la Compagnie de Jésus, avec la collaboration de professeurs de St-Sulpice. C'est une réédition de cette *Bible abrégée* que nous avions connue avant-guerre. On y trouvera toute la substance de l'A. et du N. T. Ce volume (in-8 de XXII 878 p., 18 f., Paris, Desclée) s'adresse tout spécialement aux jeunes gens et aux jeunes filles de l'enseignement secondaire.

2° Comme édition des Evangiles et des Actes, nous recommandons pour les enfants des Catéchismes et des Patronages :

a) L.-Cl. Fillion, *Le Nouveau Testament*, t. I, *Evangiles et Actes des Apôtres* ; t. II, *Epîtres et Apocalypse*. Chaque volume broché, 7 f. 50 ; Paris, Letouzey.

b) Lepin, *Le Saint Evangile de J.-C.*, traduit sur le grec, présenté suivant un ordre chronologique et logique avec introductions et annotations. Nouvelle édition illustrée [2] ; in-16 de 296 p., broché 2 f., relié 4 f. et au-dessus, suivant la qualité du papier et du brochage. M. Lepin a réussi

[1] *Les Evangiles, Vie de Jésus-Christ*, 1 vol. in-8 de 578 p. — *Actes des Apôtres, Epîtres, Apocalypse*, 1 vol. in-8 de 612 p. — Publications « Lumière, » 15, rue Bossuet, à Dijon. Chaque volume, 30 f.

[1] *Manuel d'Ecriture Sainte*, par le R. P. J. Renié, S. M. Tome III : *Livres prophétiques*. 1 vol. in-12 de 362 p., 16 f. Paris et Lyon, Emmanuel Vitte.

[2] En vente chez l'auteur, 4, rue des Massues, à Lyon-Point-du-Jour (Rhône).

à faire un petit volume, sur papier fin de première qualité, bien imprimé, illustré de nombreuses gravures dont plusieurs du maître Maurice Besson, sont de vrais chefs-d'œuvre.

3° A ceux de nos confrères qui désirent faire lire aux gens du monde des passages commentés de nos Evangiles, nous ne voyons rien de mieux à conseiller que *Les Paraboles de l'Evangile*, par le R. P. Delerue. On vient d'en faire une nouvelle édition des plus élégantes, d'un format commode et portatif; 1 vol. de 420 p. avec encadrement rouge, 15 f.; Paris, Casterman.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Georges GOYAU. L'Epanouissement social du Credo. — In-12 de VIII-392 p., 20 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.

Ce nouveau volume de M. Goyau est un recueil d'études fort diverses. Toutes néanmoins présentent un point de contact étroit, en ce sens qu'elles s'attachent toutes à mettre en relief une forme de l'épanouissement social de la vérité chrétienne.

L'auteur a réuni ces essais sous deux chefs principaux. Dans la première partie se fait entendre « la voix de la chaire, de la tribune et de la presse » : M. Goyau y étudie successivement : Bossuet et le pauvre ; l'Eglise de 1830 et les nouveautés politiques et sociales ; Ozanam et les idées politiques et sociales de 1848 ; l'entrée de la législation sociale dans l'histoire religieuse, le rôle d'Albert de Mun ; et enfin — chapitre extrêmement intéressant — le chroniqueur d'une crise et d'un renouveau : George Fonsegrive et l'action catholique sociale.

La deuxième partie groupe des études sur un certain nombre de biographies, où l'idée sociale s'affirme plus vivement : la fécondité sociale de l'état de victime (Mère Véronique) ; une pédagogie rédemptrice (Mère de Lamourous) ; un apôtre du rôle social de l'Eucharistie (Mlle Tamisier) ; un diptyque de charité (Don Bosco, Cottolengo) ; un recruteur de prêtres (le P. Delbrel) ; un législateur social (P. Lerolle) ; (un) apôtre dans l'usine et (un) organisateur social (Léon Harmel) ; l'activité religieuse et sociale du cardinal Ferrari ; l'œuvre et la personne de Mgr Julien.

Un épilogue nous montre les initiatives du pontife régnant en faveur du règne social de Jésus-Christ, les exigences internationales et familiales de la loi chrétienne, rappelées par Pie XI. Il se clôt par l'adresse lue, au nom des catholiques de France, dans le pèlerinage international d'hommage à l'encyclique *Rerum novarum*.

Ce volume qui parle si éloquemment des applications sociales du *Credo* ne doit être que le premier d'une série : l'opinion catholique, en effet, se montrera encourageante et pressera l'éminent auteur de poursuivre son œuvre.

R. P. DUCHAUSSOIS, O. M. I. *Rose du Canada : Mère Marie-Rose, Fondatrice de la Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.* — In-8 de 352 p., avec de nombreuses gravures hors texte, 15 f. — Paris, Spes.

Vie extrêmement intéressante que celle de cette femme, morte à 38 ans, après avoir posé les fondements d'une Congrégation de religieuses enseignantes et missionnaires, qui compte aujourd'hui plusieurs milliers de membres.

Eulalie Durocher, en religion Mère Marie-Rose, était une jeune Canadienne, toute aimable devant Dieu et devant les hommes. Elle naquit à St-Antoine-sur-Richelieu, le 6 octobre 1811, et mourut le 6 octobre 1849. Jeune fille, religieuse, elle apparut si humble et si mortifiée, son bon sens et son énergie la menèrent si droit vers le ciel, sa charité se communiqua à tant de milliers de cœurs, que déjà son procès de béatification est introduit en cour de Rome et bientôt peut-être, comme l'Amérique du Sud qui respire sa Rose de Lima, l'Amérique du Nord respirera sa Rose du Canada.

Cette *Vie* de Mère Marie-Rose retrace en même temps une page épique des annales du Canada. Eulalie Durocher fonda, en effet, sa Communauté à une époque de désarroi où se jouaient les destinées de sa patrie. Guidée par Mgr Bourget, évêque de Montréal, et par les Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée, l'humble fille, de campagne contribua plus qu'on ne saurait le dire à rouvrir et à élargir le sillon de la Foi creusé dans son pays par les ancêtres. Par là aussi, elle appartient à la phalange des grands missionnaires de notre siècle. L'Institut qu'elle établit, animé de la ferveur et du zèle de sa fondatrice, se porta de bonne heure aux frontières du continent septentrional du Nouveau Monde. En 1931, il pénètre au cœur de l'Afrique australe...

Le P. Duchaussois, auteur de plusieurs ouvrages intéressant les Missions (voir *Ami*, 1925, p. 113, 118 ; 1926, p. 138 couv. ; 1928, p. 93 ; 1929, p. 697), était tout désigné pour mettre son talent d'hagiographe et d'historien au service de la cause d'une Fondatrice de missionnaires. Il y a merveilleusement réussi, et les lecteurs retrouveront ici avec joie la plume alerte qui fit leurs délices dans *Aux glaces polaires*, *Apôtres inconnus*, *Femmes héroïques* et *Sous les feux de Ceylan*.

« Union catholique d'Etudes internationales. » — *Au service de la paix :* La pensée catholique dans le Monde contemporain. Conférences de la seconde Semaine catholique internationale de Genève (15-21 septembre 1930). — In-8 de 248 p., 15 p. — Paris, Spes.

Sur les conférences de la première Semaine catholique internationale (1929), voir *Ami* 1931, p. 239. — Cette seconde Semaine avait pour sujet général : *La Pensée catholique dans le Monde contemporain ;* elle devait montrer comment cette pensée, par la doctrine qu'elle exprime, par l'action qu'elle commande, est au service de la paix. Les conférenciers se sont appliqués à mettre en lumière l'œuvre qu'accomplit la religion catholique dans quelques-unes des nations du monde. Ce fut le tableau des activités intellectuelles, morales et sociales en France (Mgr Baudrillart), en Grande-Bretagne (M. F.-J. Sheed), dans les Pays Scandinaves et notamment en Norvège (M. Lars Eskeland), aux Etats-Unis d'Amérique (Mgr Noll, évêque de Fort-Wayne), en Allemagne (R. P. Przywara), en Russie soviétique (M. Georges Maklakoff).

Ces six conférences, d'une haute valeur documentaire, constituent un précieux témoignage en faveur de l'Eglise catholique et de sa mission pacificatrice. Leurs constatations, en effet, malgré leur diversité, due à la différence des circonstances, concordent et se rejoignent pour prouver, d'une part, le besoin des esprits contemporains de s'appuyer sur une doctrine sûre, solide et cohérente, d'autre part, la marche, ici plus rapide, là plus lente, de ces mêmes esprits vers cette même doctrine. On constate en particulier un retour des esprits vers la philosophie traditionnelle

et, dans un grand nombre de pays, vers la foi catholique intégralement professée : de plus en plus, les âmes cultivées et délicates s'aperçoivent que le maintien de la morale est lié au maintien de la foi.

Or, ce retour vers l'ordre voulu par Dieu est la condition essentielle de la restauration d'une paix véritable et définitive dans le monde. Pie XI n'a-t-il pas rappelé avec force, dans l'Encyclique *Ubi arcano Dei*, que les maux de la société « procèdent du dedans » et que la paix véritable n'existera réellement qu'à partir du jour où elle « sera gravée dans les cœurs ». La Semaine de 1930 aura été comme une illustration, par des exemples, de la parole pontificale, en même temps qu'elle aura servi à éclairer ceux qui l'ont suivie ou qui en liront les travaux, sur l'unique valeur de ce pouvoir restaurateur des énergies spirituelles que possède l'Eglise catholique.

A ce recueil précieux des six conférences de 1930, Mgr Beaupin a donné une préface magistrale, dans laquelle sont exposés le but et les résultats des *Semaines catholiques internationales*, ainsi que les initiatives prises par l' « Union catholique d'Etudes internationales » dans les affaires du travail forcé, de la lutte contre les stupéfiants et de la protection des minorités chrétiennes en Irak. On y trouvera, en appendice, l'allocution prononcée par Mgr Besson, à Genève, dans un meeting organisé contre l'abus des stupéfiants, ainsi que la déclaration faite, le 2 juin 1931, au nom de l'U. C. E. I., par Mgr Beaupin, sur le même sujet, à la Conférence internationale pour la limitation de la production manufacturée des stupéfiants.

BÉLIÈRE, P. S. S. **Le Vénérable André Soulas,** *Fondateur de la Congrégation des Sœurs de Notre-Dame Auxiliatrice, gardes-malades (1808-1857). Sa Vie, son Œuvre.* — In-8 de 408 p. — Montpellier, Imprimerie de la Manufacture de la Charité.

Cet ouvrage est conçu d'après un plan très particulier. L'auteur n'entend pas reprendre une étude chronologique de la vie et des fondations du P. Soulas : « Il ne faut pas chercher ici des dates, des questions de fondation de succursales et autres faits moins importants. Pour qui veut les connaître, il y a la Vie du Fondateur par le P. Vigourel, et celle de la Fondatrice par le P. Balp. Tous ces détails sont écartés de propos délibéré. » Ce que M. Bélière a voulu nous retracer ici, c'est un tableau du genre de vie et des vertus du Vénérable André Soulas, c'est la physionomie de la Congrégation dont il était le Fondateur. Primitivement son travail devait s'en tenir à ces deux points, qui en forment les deux premières parties. Mais la découverte de nouveaux documents l'ont amené à leur ajouter deux autres parties : Comment Dieu accrédita le Vénérable Père Soulas et son Œuvre par des marques manifestes de sa protection et par des conversions dues à l'intervention du P. Soulas ; puis : les Travaux de la Commission canonique instituée à Montpellier en vue de l'introduction de la cause du P. Soulas (1874-1875). Il s'agit surtout, en cette dernière partie, des miracles attestant la sainteté du personnage.

L'ouvrage de M. Bélière favorisera grandement la poursuite et, il faut l'espérer, le couronnement du procès de Béatification. Ajoutons que douze gravures hors texte viennent encore rehausser l'intérêt si puissant de cette belle étude.

Collection « Les Idées pédagogiques. » VIII. — Jules HERMENT. **Les Idées pédagogiques de S. Jean-Baptiste de la Salle.** — In-8 de 128 p., avec un portrait hors texte, 7 f. — Paris, Lethielleux.

La collection « *Les Idées pédagogiques* » vient de s'enrichir d'une nouvelle étude consacrée au fondateur des Frères des Ecoles chrétiennes, S. Jean-Baptiste de la Salle. C'est moins la physionomie du saint que celle de l'éducateur qu'on s'efforce de faire revivre ici. La méthode pédagogique des Frères est tout entière dans les divers écrits de leur fondateur : c'est donc en recourant à ces sources que M. J. Herment a composé son intéressante et suggestive étude.

Il rappelle l'excellence d'une méthode qui a fait ses preuves et triomphé de tous les obstacles que les hommes et les événements lui ont opposés au cours de trois siècles : c'est la méthode qui forme les âmes et les trempe et justifie pleinement le nom d'écoles « chrétiennes » donné aux écoles qui l'emploient. Il a rappelé aussi, fort sommairement (pour tout dire en si peu de pages), les organismes scolaires créés par Jean-Baptiste pour l'éducation de l'enfance et de la jeunesse : écoles élémentaires, écoles moyennes, instituts techniques avec leurs innombrables modalités, pensionnats donnant l'enseignement secondaire moderne, écoles de métiers d'art, écoles normales, écoles de bienfaisance ou de réforme, œuvres post-scolaires...

On montre ici que l'œuvre du Saint n'est pas seulement originale, mais qu'elle est excellente par ses principes essentiels : son auteur mérite vraiment le titre de Père de la pédagogie populaire, de créateur de l'école moderne.

Evidemment les partisans de la pédagogie indépendante de toute religion positive lui dénient ce titre. Le petit livre de M. Herment les convaincra de leur erreur. L'école neutre, l'école laïque, l'école athée ne saurait former les âmes : dans le domaine de l'éducation populaire, l'école chrétienne de J.-B. de la Salle occupe sans conteste la première place ; son initiateur a vraiment réalisé une œuvre grande et salutaire pour la société civile comme pour la société religieuse.

Chanoine Eugène SOL. **La Révolution en Quercy,** tome II. — In-8 de 522 p., 30 f. — Paris, Picard.

Ce tome second de l'histoire de la Révolution en Quercy relate les faits et les manifestations de l'esprit public qui s'échelonnent de la Constitution civile du Clergé aux premiers jours de la Terreur. Un troisième volume, déjà annoncé, retracera les sombres jours de la Terreur jusqu'au 9 Thermidor.

L'histoire telle que l'écrit M. le chanoine Sol, est une histoire avant tout documentaire : l'auteur a recueilli tous les renseignements utiles partout où il les a trouvés, mais principalement dans les archives du département du Lot. Mais, parce qu'à la Révolution les mêmes événements se produisirent un peu partout, sous l'influence de causes partout identiques, l'ouvrage de M. Sol a une portée générale et sera partout consulté avec profit.

Ses conclusions sont celles de tous les historiens impartiaux. Il se rallie pleinement à l'opinion de R. Reuss, de J. Mathorez, d'Albert Mathiez, de Métin, de Seignobos, de Malet, de Debidour (par ces noms on voit qu'il ne s'agit pas d'un parti pris religieux) : « L'une des plus grandes erreurs de l'Assemblée nationale a été le vote de la malencontreuse Constitution civile du clergé, que la grande majorité de la nation ne réclamait pas. » La responsabilité en incombe aux Constituants. L'organisation du schisme constitutionnel amena dans le Quercy, et dans toute la France, une division profondément regrettable dans le clergé, provoqua des désordres, et fut à l'origine de ces représailles terribles dont furent victimes les prê-

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

à faire un petit volume, sur papier fin de première qualité, bien imprimé, illustré de nombreuses gravures dont plusieurs du maître Maurice Besson, sont de vrais chefs-d'œuvre.

3° A ceux de nos confrères qui désirent faire lire aux gens du monde des passages commentés de nos Evangiles, nous ne voyons rien de mieux à conseiller que *Les Paraboles de l'Evangile*, par le R. P. Delerue. On vient d'en faire une nouvelle édition des plus élégantes, d'un format commode et portatif; 1 vol. de 420 p. avec encadrement rouge, 15 f.; Paris, Casterman.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Georges GOYAU. L'Epanouissement social du Credo. — In-12 de VIII-392 p., 20 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.

Ce nouveau volume de M. Goyau est un recueil d'études fort diverses. Toutes néanmoins présentent un point de contact étroit, en ce sens qu'elles s'attachent toutes à mettre en relief une forme de l'épanouissement social de la vérité chrétienne.

L'auteur a réuni ces essais sous deux chefs principaux. Dans la première partie se fait entendre « la voix de la chaire, de la tribune et de la presse » : M. Goyau y étudie successivement : Bossuet et le pauvre ; l'Eglise de 1830 et les nouveautés politiques et sociales ; Ozanam et les idées politiques et sociales de 1848 ; l'entrée de la législation sociale dans l'histoire religieuse, le rôle d'Albert de Mun ; et enfin — chapitre extrêmement intéressant — le chroniqueur d'une crise et d'un renouveau : George Fonsegrive et l'action catholique sociale.

La deuxième partie groupe des études sur un certain nombre de biographies, où l'idée sociale s'affirme plus vivement : la fécondité sociale de l'état de victime (Mère Véronique) ; une pédagogie rédemptrice (Mère de Lamourous) ; un apôtre du rôle social de l'Eucharistie (Mlle Tamisier) ; un diptyque de charité (Don Bosco, Cottolengo) ; un recruteur de prêtres (le P. Delbrel) ; un législateur social (P. Lerolle) ; (un) apôtre dans l'usine et (un) organisateur social (Léon Harmel) ; l'activité religieuse et sociale du cardinal Ferrari ; l'œuvre et la personne de Mgr Julien.

Un épilogue nous montre les initiatives du pontife régnant en faveur du règne social de Jésus-Christ, les exigences internationales et familiales de la loi chrétienne, rappelées par Pie XI. Il se clôt par l'adresse lue, au nom des catholiques de France, dans le pèlerinage international d'hommage à l'encyclique *Rerum novarum*.

Ce volume qui parle si éloquemment des applications sociales du *Credo* ne doit être que le premier d'une série : l'opinion catholique, en effet, se montrera encourageante et pressera l'éminent auteur de poursuivre son œuvre.

R. P. DUCHAUSSOIS, O. M. I. *Rose du Canada : Mère Marie-Rose, Fondatrice de la Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.* — In-8 de 352 p., avec de nombreuses gravures hors texte, 15 f. — Paris, Spes.

Vie extrêmement intéressante que celle de cette femme, morte à 38 ans, après avoir posé les fondements d'une Congrégation de religieuses enseignantes et missionnaires, qui compte aujourd'hui plusieurs milliers de membres.

Eulalie Durocher, en religion Mère Marie-Rose, était une jeune Canadienne, toute aimable devant Dieu et devant les hommes. Elle naquit à St-Antoine-sur-Richelieu, le 6 octobre 1811, et mourut le 6 octobre 1849. Jeune fille, religieuse, elle apparut si humble et si mortifiée, son bon sens et son énergie la menèrent si droit vers le ciel, sa charité se communiqua à tant de milliers de cœurs, que déjà son procès de béatification est introduit en cour de Rome et bientôt peut-être, comme l'Amérique du Sud qui respire sa Rose de Lima, l'Amérique du Nord respirera sa Rose du Canada.

Cette *Vie* de Mère Marie-Rose retrace en même temps une page épique des annales du Canada. Eulalie Durocher fonda, en effet, sa Communauté à une époque de désarroi où se jouaient les destinées de sa patrie. Guidée par Mgr Bourget, évêque de Montréal, et par les Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée, l'humble fille de campagne contribua plus qu'on ne saurait le dire à rouvrir et à élargir le sillon de la Foi creusé dans son pays par les ancêtres. Par là aussi, elle appartient à la phalange des grands missionnaires de notre siècle. L'Institut qu'elle établit, animé de la ferveur et du zèle de sa fondatrice, se porta de bonne heure aux frontières du continent septentrional du Nouveau Monde. En 1931, il pénètre au cœur de l'Afrique australe...

Le P. Duchaussois, auteur de plusieurs ouvrages intéressant les Missions (voir *Ami*, 1925, p. 113, 118 ; 1926, p. 138 couv. ; 1928, p. 93 ; 1929, p. 697), était tout désigné pour mettre son talent d'hagiographe et d'historien au service de la cause d'une Fondatrice de missionnaires. Il y a merveilleusement réussi, et les lecteurs retrouveront ici avec joie la plume alerte qui fit leurs délices dans *Aux glaces polaires*, *Apôtres inconnus*, *Femmes héroïques* et *Sous les feux de Ceylan*.

« Union catholique d'Etudes internationales. » — *Au service de la paix :* La pensée catholique dans le Monde contemporain. Conférences de la seconde Semaine catholique internationale de Genève (15-21 septembre 1930). — In-8 de 248 p., 15 p. — Paris, Spes.

Sur les conférences de la première Semaine catholique internationale (1929), voir *Ami* 1931, p. 239. — Cette seconde Semaine avait pour sujet général : *La Pensée catholique dans le Monde contemporain ;* elle devait montrer comment cette pensée, par la doctrine qu'elle exprime, par l'action qu'elle commande, est au service de la paix. Les conférenciers se sont appliqués à mettre en lumière l'œuvre qu'accomplit la religion catholique dans quelques-unes des nations du monde. Ce fut le tableau des activités intellectuelles, morales et sociales en France (Mgr Baudrillart), en Grande-Bretagne (M. F.-J. Sheed), dans les Pays Scandinaves et notamment en Norvège (M. Lars Eskeland), aux Etats-Unis d'Amérique (Mgr Noll, évêque de Fort-Wayne), en Allemagne (R. P. Przywara), en Russie soviétique (M. Georges Maklakoff).

Ces six conférences, d'une haute valeur documentaire, constituent un précieux témoignage en faveur de l'Eglise catholique et de sa mission pacificatrice. Leurs constatations, en effet, malgré leur diversité, due à la différence des circonstances, concordent et se rejoignent pour prouver, d'une part, le besoin des esprits contemporains de s'appuyer sur une doctrine sûre, solide et cohérente, d'autre part, la marche, ici plus rapide, là plus lente, de ces mêmes esprits vers cette même doctrine. On constate en particulier un retour des esprits vers la philosophie traditionnelle

et, dans un grand nombre de pays, vers la foi catholique intégralement professée : de plus en plus, les âmes cultivées et délicates s'aperçoivent que le maintien de la morale est lié au maintien de la foi.

Or, ce retour vers l'ordre voulu par Dieu est la condition essentielle de la restauration d'une paix véritable et définitive dans le monde. Pie XI n'a-t-il pas rappelé avec force, dans l'Encyclique *Ubi arcano Dei*, que les maux de la société « procèdent du dedans » et que la paix véritable n'existera réellement qu'à partir du jour où elle « sera gravée dans les cœurs ». La Semaine de 1930 aura été comme une illustration, par des exemples, de la parole pontificale, en même temps qu'elle aura servi à éclairer ceux qui l'ont suivie ou qui en liront les travaux, sur l'unique valeur de ce pouvoir restaurateur des énergies spirituelles que possède l'Eglise catholique.

A ce recueil précieux des six conférences de 1930, Mgr Beaupin a donné une préface magistrale, dans laquelle sont exposés le but et les résultats des *Semaines catholiques internationales*, ainsi que les initiatives prises par l' « Union catholique d'Etudes internationales » dans les affaires du travail forcé, de la lutte contre les stupéfiants et de la protection des minorités chrétiennes en Irak. On y trouvera, en appendice, l'allocution prononcée par Mgr Besson, à Genève, dans un meeting organisé contre l'abus des stupéfiants, ainsi que la déclaration faite, le 2 juin 1931, au nom de l'U. C. E. I., par Mgr Beaupin, sur le même sujet, à la Conférence internationale pour la limitation de la production manufacturée des stupéfiants.

BÉLIÈRE, P. S. S. **Le Vénérable André Soulas**, *Fondateur de la Congrégation des Sœurs de Notre-Dame Auxiliatrice, gardes-malades (1808-1857). Sa Vie, son Œuvre.* — In-8 de 408 p. — Montpellier, Imprimerie de la Manufacture de la Charité.

Cet ouvrage est conçu d'après un plan très particulier. L'auteur n'entend pas reprendre une étude chronologique de la vie et des fondations du P. Soulas : « Il ne faut pas chercher ici des dates, des questions de fondation de succursales et autres faits moins importants. Pour qui veut les connaître, il y a la Vie du Fondateur par le P. Vigourel, et celle de la Fondatrice par le P. Balp. Tous ces détails sont écartés de propos délibéré. » Ce que M. Bélière a voulu nous retracer ici, c'est un tableau du genre de vie et des vertus du Vénérable André Soulas, c'est la physionomie de la Congrégation dont il était le Fondateur. Primitivement son travail devait s'en tenir à ces deux points, qui en forment les deux premières parties. Mais la découverte de nouveaux documents l'ont amené à leur ajouter deux autres parties : Comment Dieu accrédita le Vénérable Père Soulas et son Œuvre par des marques manifestes de sa protection et par des conversions dues à l'intervention du P. Soulas ; puis : les Travaux de la Commission canonique instituée à Montpellier en vue de l'introduction de la cause du P. Soulas (1874-1875). Il s'agit surtout, en cette dernière partie, des miracles attestant la sainteté du personnage.

L'ouvrage de M. Bélière favorisera grandement la poursuite et, il faut l'espérer, le couronnement du procès de Béatification. Ajoutons que douze gravures hors texte viennent encore rehausser l'intérêt si puissant de cette belle étude.

Collection « Les Idées pédagogiques. » VIII. — Jules HERMENT. **Les Idées pédagogiques de S. Jean-Baptiste de la Salle.** — In-8 de 128 p., **avec un portrait hors texte, 7 f. — Paris, Lethielleux.**

La collection « *Les Idées pédagogiques* » vient de s'enrichir d'une nouvelle étude consacrée au fondateur des Frères des Ecoles chrétiennes, S. Jean-Baptiste de la Salle. C'est moins la physionomie du saint que celle de l'éducateur qu'on s'efforce de faire revivre ici. La méthode pédagogique des Frères est tout entière dans les divers écrits de leur fondateur : c'est donc en recourant à ces sources que M. J. Herment a composé son intéressante et suggestive étude.

Il rappelle l'excellence d'une méthode qui a fait ses preuves et triomphé de tous les obstacles que les hommes et les événements lui ont opposés au cours de trois siècles : c'est la méthode qui forme les âmes et les trempe et justifie pleinement le nom d'écoles « chrétiennes » donné aux écoles qui l'emploient. Il a rappelé aussi, fort sommairement (pour tout dire en si peu de pages), les organismes scolaires créés par Jean-Baptiste pour l'éducation de l'enfance et de la jeunesse : écoles élémentaires, écoles moyennes, instituts techniques avec leurs innombrables modalités, pensionnats donnant l'enseignement secondaire moderne, écoles de métiers d'art, écoles normales, écoles de bienfaisance ou de réforme, œuvres post-scolaires...

On montre ici que l'œuvre du Saint n'est pas seulement originale, mais qu'elle est excellente par ses principes essentiels : son auteur mérite vraiment le titre de Père de la pédagogie populaire, de créateur de l'école moderne.

Evidemment les partisans de la pédagogie indépendante de toute religion positive lui dénient ce titre. Le petit livre de M. Herment les convaincra de leur erreur. L'école neutre, l'école laïque, l'école athée ne saurait former les âmes : dans le domaine de l'éducation populaire, l'école chrétienne de J.-B. de la Salle occupe sans conteste la première place ; son initiateur a vraiment réalisé une œuvre grande et salutaire pour la société civile comme pour la société religieuse.

Chanoine Eugène SOL. **La Révolution en Quercy**, tome II. — In-8 de 522 p., 30 f. — Paris, **Picard.**

Ce tome second de l'histoire de la Révolution en Quercy relate les faits et les manifestations de l'esprit public qui s'échelonnent de la Constitution civile du Clergé aux premiers jours de la Terreur. Un troisième volume, déjà annoncé, retracera les sombres jours de la Terreur jusqu'au 9 Thermidor.

L'histoire telle que l'écrit M. le chanoine Sol, est une histoire avant tout documentaire : l'auteur a recueilli tous les renseignements utiles partout où il les a trouvés, mais principalement dans les archives du département du Lot. Mais, parce qu'à la Révolution les mêmes événements se produisirent un peu partout, sous l'influence de causes partout identiques, l'ouvrage de M. Sol a une portée générale et sera partout consulté avec profit.

Ses conclusions sont celles de tous les historiens impartiaux. Il se rallie pleinement à l'opinion de R. Reuss, de J. Mathorez, d'Albert Mathiez, de Métin, de Seignobos, de Malet, de Debidour (par ces noms on voit qu'il ne s'agit pas d'un parti pris religieux) : « L'une des plus grandes erreurs de l'Assemblée nationale a été le vote de la malencontreuse Constitution civile du clergé, que la grande majorité de la nation ne réclamait pas. » La responsabilité en incombe aux Constituants. L'organisation du schisme constitutionnel amena dans le Quercy, et dans toute la France, une division profondément regrettable dans le clergé, provoqua des désordres, et fut à l'origine de ces représailles terribles dont furent victimes les prê-